

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



Vol. IV.

Montréal (Bas-Canada), 16 Janvier 1862.

No. 2.

**SOMMAIRE** :—Histoire de la quinzaine.—Explication.—Remerciements à la presse et avis aux abonnés et aux autres.—Courrier de Montréal.—Courrier littéraire d'Europe.—Chronique Musicale.—Le Gouvernement russe et le Clergé polonais, Barrier.—A cinq ans, (poésie) A. Vignon.—Esquisses Morales.—Une pièce de cent sous.—Feuilletons :—Cécile (suite).—Jacques Cartier.—Un peu de tout.—Musique :—Valse par M. H. Dielman.—Variétés.—Aux Correspondants.

### HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

13 Janvier 1862.

L'histoire politique de la première quinzaine de janvier de cette année diffère peu de celle des années précédentes, c'est-à-dire que les hommes d'état de presque tous les pays remplacent d'ordinaire à cette époque leurs visites diplomatiques par des visites de cérémonie, l'en-

voi de leurs notes de paix ou de guerre par l'échange de leur cartes et de leurs souhaits les plus pressés.

Les étrennes politiques du Canada ont été l'assurance d'une paix dont on avait eu raison de craindre la rupture jusqu'au dernier moment : aujourd'hui tout est rentré dans le calme ou à peu près. L'envoi incessant de troupes que nous fait l'Angleterre ne doit effrayer personne ; au contraire, ce fait éloigne de plus en plus la probabilité de la guerre. Plus le Canada sera fortifié d'hommes, plus les populations se montreront enthousiastes d'ardeur militaire, moins leurs voisins seront disposés à résister à des demandes justes et raisonnables.

A part la nomination d'un Ministre de la guerre, c'est-à-dire de la Milice, et la réorganisation de ce département, qui empruntent aux circonstances actuelles assez de gravité pour mériter une mention dans cette revue, nous

n'avons rien de saillant à signaler dans la physionomie politique de nos affaires.

Aux États-Unis, il paraît qu'un corps de troupes de l'armée du Nord a voulu donner des étrennes aux séparatistes : il y aurait eu dans la nuit du jour de l'an un engagement où les premiers auraient remporté l'avantage. L'étonnant patriotisme du télégraphe américain qui nous transmet ces choses, est trop invariablement le même pour mériter une créance sans réserve. Cependant, on dit que le Général McLellan est rétabli et qu'il prépare pour ce mois un plan d'attaque qui doit mettre fin à la guerre, en portant le siège de la guerre au cœur même des États séparatistes.

Les journaux de la Havane du 28 décembre annoncent l'occupation de Vera-Cruz par les espagnols. Les mexicains n'ont offert aucune résistance ; ils ont abandonné la ville et se sont retirés dans l'intérieur du pays. L'arrivée des contingents français et anglais permettra d'entreprendre aussitôt une campagne en règle contre Mexico.

En Europe deux questions occupent tous les esprits à l'heure qu'il est ; la première est celle des malheureux chrétiens de Syrie remise sur le tapis par l'arrestation indigne de Joseph Karam, l'un des chefs Maronites. La seconde est toujours celle de la malheureuse et patriotique Pologne. Nous donnons plus loin un remarquable écrit publié ces jours derniers dans l'un des grands journaux de Paris et qui traite la question avec une vigueur et un talent les plus incontestables.

Il ne sera pas inutile de revenir sur certaines parties de ce que nous avons dit dans la première livraison de l'*Echo*, afin d'être mieux compris et de ne laisser aucun doute dans l'esprit des lecteurs.

Le but de l'*Echo* est d'être l'organe des Beaux-Arts, du goût et de la saine littérature, comme les salles du Cabinet de Lecture Paroissial sont l'arène où des esprits généreux appellent les travaux sérieux et les essais littéraires de notre population. L'un est l'édifice ; l'autre constitue les annales de tout ce qui s'y passe, en s'efforçant de donner une bonne direction au mouvement qui vient y produire des actes et des faits ; en un mot, l'un est le complément de l'autre.

Il serait difficile de régulariser, de réunir, de lier les choses en apparence isolées et sans suite qui se font dans le premier, de leur trouver à toutes une raison, une physionomie, un caractère propres à éclairer sur l'ensemble de leur résultats, si un organe lui manque dans la presse.

Aussi, nous trouvons également belle l'idée qui a présidé à la fondation du Cabinet de Lecture et à celle de l'*Echo*. Les fondateurs du premier sont aussi ceux de celui-ci ; et les généreux citoyens qui nous encouragent,

encouragent également la patriotique institution dont nous sommes le représentant dans la presse.

C'est là notre but primitif, spécial : c'est là notre but constant.

L'*Echo* ne s'adresse donc en particulier à aucune classe de lecteurs ou même de lectrices ; il s'adresse à la famille : or, la famille, c'est le père, homme toujours grave qui, une fois sa tâche de la journée finie, nous écoutera lire par le plus jeune, autour de la lampe de la veillée, les pieds sur les chenets. Nous aurons à son intention du sérieux et du plaisant, des redites politiques et des nouvelles inédites.

La famille, c'est la mère qui, par le moyen des lectures instructives et amusantes de l'*Echo*, trouvera un aide puissant pour éloigner sa jeune et aimable famille des dangers des grandes soirées et des mauvais livres.

La famille c'est le jeune homme, c'est la jeune fille, c'est l'enfant ; à eux nous leur donnons des récits, des légendes, des petits faits, un rébus et de la musique. Voilà pourquoi nous avons dit que l'*Echo*, sous sa nouvelle direction, est un journal du foyer domestique.

M. Stevens, notre collaborateur, donnera lundi prochain, une soirée littéraire et musicale au Cabinet de Lecture Paroissial.

Le prix d'entrée sera de trente sous ; nous engageons vivement à y assister ceux qui veulent de la bonne littérature et aiment une lecture agréable avec de la jolie musique. M. G. Smith tiendra le piano. La séance s'ouvrira à 7½ heures du soir.

Nous avons un devoir bien agréable à remplir dans cette livraison, c'est de remercier les principaux journaux canadiens de nous avoir accueillis avec tant de franchise, de bienveillance et de sympathie. Plusieurs ont parlé des améliorations de la nouvelle série de l'*Echo* avec autant d'esprit que de chaleur ; nous avons été compris par tous, et tous se sont empressés d'encourager nos travaux et nos sacrifices par des conseils dont nous nous apercevons du succès tous les jours.

La politique divise sans doute beaucoup d'hommes parmi nous ; nous sommes heureux de constater que l'esprit de parti n'anéantit rien de notre patriotisme, de nos idées sociales et domestiques.

Lorsqu'une bonne pensée, lorsqu'un fait moral germe quelque part en dehors des ambitieux de parti ou d'orgueil individuel, il est bien rare que la presse canadienne ne se soit pas toujours trouvée d'accord, à son insu, pour l'encourager de son approbation, de ses conseils et de sa grande et légitime influence. L'*Echo* et sa collaboration viennent de l'éprouver : nous nous en montrons fier et reconnaissant.

On aura donc de l'indulgence pour nos commencements, parceque les changements que nous avons effec-

tués ont dû se faire sous un très court délai et qu'il y a encore quelque chose à désirer sous plusieurs rapports.

La romance, par exemple, que nous avons publiée est remplie de fautes, parcequ'elle a dû être composée et corrigée à la hâte; nous nous proposons de réparer ce malheur en la faisant graver, avec l'assentiment de l'auteur, et de la donner en prime à nos abonnés, c'est-à-dire à nos abonnés sérieux et payants.

Puisque nous parlons musique, nous devons répéter ici que notre collaboration musicale se montrera assez sévère sous le rapport du mérite et du cachet des morceaux que publiera l'*Echo*; c'est le seul moyen de répandre le bon goût et de ne pas nous laisser encombrer par toute espèce de musique, sous le prétexte que les auteurs sont canadiens.

Un excellent ami que nous avons le plaisir d'avoir à Québec a bien voulu se charger de nous adresser de temps à autre des chroniques musicales de cette ville.

En second lieu, un accident nous a rendu impossible de tirer à 2,000 exemplaires notre numéro du 3 courant, comme nous en avions le dessein; nous prions donc ceux qui n'ont pas reçu la première livraison de vouloir bien prendre un peu de patience et nous excuser si nous ne la leur envoyons un peu tard. Les nouveaux abonnés recevront également dans le cours de ce mois le premier numéro qui ne leur est pas encore parvenu. Le chiffre de notre tirage n'a pu être que de 1,300.

En troisième lieu, nous avons l'honneur d'avertir les personnes qui ne désireraient pas rester abonnées après ce numéro de vouloir bien prendre la peine de nous renvoyer les exemplaires de la première et de la seconde livraison de ce mois, avec leur nom, le lieu de leur résidence et le mot *refusé* sur la bande du journal. Sans cela il est impossible de savoir d'où viennent les renvois. Les dépenses que nous avons à encourir sont telles que nous serons obligés d'exiger le paiement de chaque numéro à ceux qui ne songeraient à refuser qu'en Mars ou Avril.

En quatrième lieu, après ce mois expiré, l'*Echo* sera publié la veille au soir de la date de chaque livraison, de sorte que les abonnés de la campagne pourront recevoir leur journal le jour même de sa publication à Montréal. Nous tiendrons surtout à la régularité et à la sûreté de notre administration et de nos engagements.

Nous renouvelons ici l'avis, que la gestion actuelle de l'*Echo* doit seule recevoir les avis de désabonnements, les abonnements et percevoir les dettes dues pour les années 1859 et 1860, ainsi que celle de cette année. Les personnes endettées pour 1861 devront s'adresser à MM. Rolland & Fils.

Nous prions nos abonnés de payer au moins six mois d'avance leur abonnement; ils devront se rappeler aussi que l'*Echo* étant un journal littéraire n'est sujet à aucun frais de poste.

## COURRIER DE MONTREAL.

L'*Echo* a publié le premier jour de son nouveau règne, un excellent article sur les *Bals d'enfants*, qui est venu répéter au public tout ce qui a été dit, il y a quelque temps, dans une retraite de dames, au Sacré-Cœur, par une religieuse éloquente et spirituelle. Une des personnes privilégiées qui assistait à ces Conférences, une de celles qui les écoutait le plus avidement, les appréciait le plus vivement, et se *promettait* le mieux d'en pratiquer les enseignements, par l'entremise de ses neveux et nièces, héritiers et héritières, me les a répétées avec enthousiasme, et m'en a donné, je crois, grâce à cet enthousiasme, un sentiment fidèle. Je regrette de ne le pouvoir resaisir pour en faire part à mes lectrices.

Madame T..... connaît et peint notre monde comme si elle y avait vécu, et le sermonne comme si elle espérait le voir se corriger. Elle mêle à ses critiques justes et piquantes, toutes sortes de grâces irrésistibles et d'indulgences séduisantes; jamais la raison n'a eu plus d'esprit, et la sévérité des dehors plus aimables. Ces critiques, ces conseils, ces exhortations, ces sermons, si l'on veut, se déguisaient sous la forme de causeries improvisées, vives, animées, attachantes. On croyait causer avec elle; elle devinait ou prévoyait l'objection, l'arrière-pensée, la réticence, l'exprimait et y répondait. Elle parlait pour et à chacune à son tour; à ce point que la plupart n'ont pas cru n'avoir fait qu'écouter tout le temps.

Laissant la foudre sacrée aux prédicateurs frappant les vices à coups sûrs et redoublés, elle a pénétré dans notre monde avec son esprit clairvoyant, sa fine expérience, son sens délicat des nuances, formé pour les épreuves d'une grande existence, et dont la vie religieuse n'a fait qu'augmenter la vivacité et la sûreté. Une fois entrée, elle a ôté aux choses, aux habitudes, aux lieux-communs, aux faiblesses générales, les étiquettes rassurantes que nous leur avons mises, les fleurs artificielles dont nous les avons ornées. Elle a retracé d'une main sûre la filiation apparente ou cachée qui existe toujours entre la faute particulière, la faiblesse à demi innocente et les abus généraux. Chacun s'isole lorsqu'il fait le bien, pour que l'on voie sa vertu. Pour faillir au contraire on se précipite au plus épais de la foule, et l'on affirme céder au mouvement irrésistible du monde. Il y a bien des gens, et des meilleurs, qui ne résistent pas à l'abus, du moment que c'est un usage suivi par les voisins. Entre un juste et un attroupe-ment de pécheurs, ils n'hésitent pas, ils vont du côté du grand nombre.

S'il m'était permis de présenter des observations, j'essayerais de plaider les circonstances atténuantes pour quelques-uns de nos défauts, non pas tant cependant pour les défauts eux-mêmes, que pour celles qui les

mêlent comme un assaisonnement profane, mais charmant, à leurs innombrables qualités; je tenterais de fléchir quelques sévérités, et d'excepter de la pratique de certaines vertus rigides les pécheresses vénielles qui sont la parure et la joie de nos salons. Mais il vaut mieux que je me contente de dire que les observations de Madame T..... étaient d'une vérité saisissante, et que les coups dont elle frappait les poitrines étaient contrits et spirituels.

Dans une de ses Conférences, Madame T..... a parlé des *Bals d'enfants*, qui ont eu lieu, en grand nombre, dans les familles canadiennes à Montréal, l'été dernier. Le tableau qu'elle en a tracé était d'une justesse de ton et d'une exactitude telles que celles mêmes qui y figuraient y ont reconnu leurs amies. Si j'avais ce tableau, je n'aurais qu'à le suspendre ici, et ce serait le plus beau jour de cette modeste chronique; mais je ne puis offrir qu'une simple esquisse sur le même sujet.

Le premier tort de ces *Bals d'enfants*, c'est d'être des concours ouverts à la vanité, de petits théâtres de luxe, des expositions de toilettes; les triomphes sont pour les mères prodigues, au lieu d'être pour les mères sages, prévoyantes, économes.

On habille les petites filles comme s'habillaient les demoiselles, il y a quelques années, et comme personne ne s'habillait il y a vingt ans. On leur fait danser des quadrilles à 5 ans, comme si elles n'avaient pas le temps d'en danser de 18 à 55;—on leur met des robes de soie avec falbalas à 3 ans;—les étrangers cessent de les tutoyer à 15 mois, les parents éloignés à 20 mois. Une fois dans le monde, elles se pincent, se renfrognent, posent pour la gravure de mode;—elles ne savent plus courir, gambader, rire aux éclats, déchirer leur robe, se barbouiller de confitures, escamoter la perruque de leur oncle, et vider dans la poche d'un Monsieur enrhumé la tabatière de leur grand-père.—Elles ont des gants jaunes comme leur père, les jours de bals et de noces; elles ont un sourcil grave comme leur grand-mère dans le portrait qui est au grenier, coin des souvenirs.

Si, tenté par la fraîcheur de leurs joues, et pressé de jouir légitimement de ce qui vous sera interdit plus tard, vous essayez de les embrasser, selon votre plaisir et votre droit, vous êtes accueilli avec mauvaise humeur: le petit être vous accuse de le défriser ou de chiffonner sa dentelle. J'ai voulu cet été embrasser un bambin de 6 ans, qui a refusé mon accolade d'un geste mortifiant en disant:

—“Entre hommes, mon cher, on ne s'embrasse pas.”

C'est là une des faces des progrès alarmants du luxe parmi nous. Hélas! les robes d'indienne s'en vont; il n'y a que les hommes qui les aiment, et que moi et quelques fidèles qui en aient le fanatisme. Comme c'est joli pourtant les robes d'indienne! comme c'est frais, léger, charmant! C'est la toilette de 15 ans, c'est la

robe que l'on a mise à tous ces rêves de clerc et de rimailleur; c'est la toilette de la gaieté, de l'insouciance, de la jeunesse! toutes les héroïnes que nous avons logées dans notre cœur et dans une chaumière, (à l'âge où l'on croit aux chaumières,) portaient des robes d'indienne; celles qui ont eu les primeurs de nos cœurs, la première fleur de notre imagination, portaient des robes d'indienne.—Si cela continue, si on n'arrête pas l'envahissement de la soie, je ne doute pas que dans 20 ans la femme de mon bottier ne se fasse habiller par Madame Dennie, tout comme ma femme future. Ma seule ressource pour distinguer leurs toilettes (j'espère que, du reste, il n'y aura pas à se tromper,) ce sera de lui faire porter constamment des robes d'indienne faites par cette grande artiste!

Mais je reviens aux *Bals d'enfants*. Pendant que les enfants de 5 ou 6 ans imitent les jeunes filles de 13 ans, celles-ci font du sentiment avec des écoliers, ayant pour la plupart cette laideur inachevée et gauche qui caractérise l'espèce humaine vers 15 ans. Ces jeunes Messieurs sont éloquents et nuageux; ces demoiselles sont émuës. Ils se disent des niaiseries sentimentales empruntées à la rhétorique du mauvais goût, qui n'ont rien de commun avec les sentiments vrais et sincères. Ils se donnent des ridicules qui ne sont pas de leur âge, et s'imposent les ennuis et les tourments de sentiments dont ils ne savoureront que plus tard la fraîcheur et les saines et douces joies.

Voici ce que j'ai entendu dire à un jeune écolier de 14 ans s'adressant à une fillette de 13 ans, un soir que je regardais ce petit monde danser mieux que leurs parents:

—“Il y a longtemps, Mademoiselle, que j'ai été frappé de l'éclat de vos yeux, je n'ai pas attendu le plaisir de vous connaître pour vous admirer, et pour me sentir entraîné vers vous par un de ces courants sympathiques, auquel on tente en vain de résister, et dont les flots brûlants ne touchent le cœur qu'une fois dans la vie. En vous voyant, j'ai senti que ma vie était fixée, et que j'étais condamné au doux supplice de la passer à vos pieds. Je vais rentrer dans l'esclavage du collège encore une fois, mais j'y emporte votre cher souvenir pour me soutenir dans les tribulations de l'étude. Bientôt je serai libre, et nous uniront nos destinées.....”

Il me paraît difficile, après avoir entendu ou dit ceci, de se remettre facilement à la prose du collège ou du qu'il eût £600 de rentes—qu'il a donné à autre neveu—qui a mal tourné.....

Voici pour finir, l'anecdote de rigueur dans toute chronique bien élevée. Le mot est d'une Demoiselle qui unit un peu de malice à beaucoup de finesse et d'esprit. La victime est un Monsieur qui a de grands pieds, ce qui faisait dire au négociant le plus spirituel de Mont-

couvent et aux thèmes. Ce qui ait plus ridicule, encore, c'est qu'il y a des gens censés raisonnables, des grands garçons, des gros garçons, qui débitent de semblables fadeurs à des ingénues de 13 ans. Ils leur font les mêmes compliments sur leur beauté, ils leur font les mêmes déclarations qu'aux jolies veuves. Rien n'est plus attristant, à mon avis, rien ne révolte plus mon sens moral comme de voir manquer de respect à l'enfance. C'est lui manquer de respect que de lui parler de ce qu'elle doit ignorer. Parlez lui plutôt de ses jouets, de ses poupées que des soupirs inédits de son cœur et de l'impression que fait ses yeux bleus sur votre fade imagination de douseur, corrompue par le lieu commun.

De grâce, Mesdames et Messieurs, rajeunissons les hommes, si nous pouvons, mais ne vieillissons pas les enfants. Rester enfant le plus longtemps possible, rester jeune toute la vie, c'est le secret du bonheur. N'abrégeons pas les saisons heureuses en les hâtant, laissons le printemps s'évanouir de lui-même, et reprendre et reflleurir mille fois.

Le jour de l'an ! voilà la fête annuelle de la jeunesse et de l'espérance. Comme on est facilement heureux ce jour-là ! Comme on aime tout le monde, même ses créanciers, les amis de sa fiancée et les gens qui vous sautent au cou. Au fond les hommes ne sont pas cruels, et ils s'embrasseraient plus souvent si l'amour propre le permettait. Sous la banalité des souhaits, il y a un sentiment sincère et presque général. Chacun après avoir repassé pour soi-même toute la série des bons souhaits connus, n'est pas éloigné de désirer que les vœux des autres soient exaucés. Il y en a même dont la grandeur d'âme s'élève jusqu'à souhaiter, du fonds du cœur, à leurs connaissances le quart de ce qu'ils leur souhaitent tout haut, et le tiers de ce qu'ils se souhaitent à eux-mêmes.

Je ne puis donc dire comment le jour de l'an s'est passé à la ville ; j'étais à la campagne à haranguer mes concitoyens, et les seules visites que j'ai faites ont été des visites électorales. Mais j'imagine que le jour de l'an a ressemblé à tous ses aînés et à tous ses successeurs. Vous avez donné chacun 300 poignées de main, fait 60 visites de 5 minutes, malgré vous, à trente jolies femmes, les lieux communs que vous réservez d'habitude pour le sexe auquel vous devez vos créanciers et vos ennemis. De plus, vous avez trouvé vingt manières nouvelles de parler du temps, de la guerre, du petit dernier qui fait ses dents. De plus encore, vous avez rencontré un Monsieur qui vous a dit, comme l'année dernière, qu'il vous avait vu tout petit et que ça le fait vieillir de vous voir si grand et déjà presque de l'âge qu'il avait lorsqu'il vous a connu tout enfant chez votre père—qui demeurait alors près de chez son oncle—mort peu de temps après sans lui laisser d'héritage—quoi-

réal : " Il a le pied petit, mais il met facilement un grand soulier." C'était dans une soirée intime, on suppliait ce Monsieur de chanter, mais les suppliantes quoique charmantes et habituées à voir tout plier devant leur sourire n'obtenaient rien. Le chanteur se refusait obstinément à commettre une note. Un invité qui ne chante pas, intervint et dit :

" — Ces Demoiselles vont se mettre à vos pieds, si vous ne cédez pas."

" — Nous y serions grandement, dit Mademoiselle X."

H. F.

Nous regrettons d'être obligé, faute de place, de remettre à quinze jours le compte rendu d'une séance intéressante qui a eu lieu samedi dernier au Cercle Littéraire, et à laquelle se trouvait le distingué supérieur de St. Sulpice, Messire Granet.

### Revue Littéraire d'Europe.

S'il y avait encore des fées, nous prierions quelqu'une d'elles de bien vouloir toucher de sa baguette toute puissante chacune de ces lignes pour les transformer en cloches, tambours ou trompettes, et nous annoncerions aux quatre coins du pays, à l'aide de cette musique retentissante, la venue prochaine d'un livre qui vient de paraître en France et qui, sans aucun doute, est appelé à faire époque et à remuer fortement les esprits. Ce livre a pour titre :— *Le parfum de Rome*,—et il est signé—Louis Veillot.

Nous avons eu le bonheur de lire quelques fragments de ce chef-d'œuvre, et nous croyons, en toute sincérité, que la grandeur du sujet a tellement inspiré l'écrivain qu'il s'est surpassé.

Suivons-le dans la capitale du monde chrétien, et écoutons respectueusement avec quelles magnifiques paroles, avec quelle mâle éloquence il salue la grande basilique :

" Pour moi, dit-il, j'ai eu le temps d'étudier Saint-Pierre. Je l'ai cent fois parcouru en tous sens, je me suis arrêté devant tous ses autels, devant tous ses tombeaux, devant toutes ses statues et toutes ses peintures d'un indestructible éclat. J'ai fait connaissance avec ce peuple de grandes images et cet incalculable trésor de reliques sacrées.

" J'y ai vu le Pape bien des fois, tantôt sans pompe, tantôt dans toute la majesté de sa fonction incomparable ; je l'ai vu couronné de la tiare sur la *sedes gestatoria*, au milieu des lumineuses vapeurs de l'encens, bénissant une foule composée de représentants de tous les peuples du monde ; et cet immense cortège se mouvait à l'aise dans le vaisseau de marbre et d'or.

" L'atmosphère de Saint-Pierre, cet air tiède, égal et parfumé qu'on ne respire nulle part ailleurs, me rappelle invinciblement quelques-unes des circonstances les plus solennelles de ma vie ; il ressuscite en moi le par-

fum de mes meilleurs désirs, de mes plus douces larmes, des engagements qui ont le plus honoré mon cœur.

“ Tout cela me revient, m'envahit, m'emporte ; je suis inondé de lumière, de joie et d'espérance, et l'allégresse de l'espérance est déjà l'allégresse du triomphe. Alors cette vaste structure prend à mes yeux toutes ses dimensions, et j'entends son langage. C'est un poème, c'est le poème de la religion et de la victoire du Christ.

“ Toute l'histoire, toute la science, tout l'art, toutes les richesses de la nature, toutes les conceptions et tous les travaux de l'homme sont ici réunis pour attester le Christ, fils de Dieu, pour le bénir et pour le glorifier. Le chœur incomparable de toutes ces voix, c'est Saint-Pierre.

“ Il n'est pas une pierre dans cette montagne de gloire qui ne soit à sa place, qui ne donne une clarté, qui ne jette une parole forte et sublime. Rome, qui est le résumé de tout, se résume dans Saint-Pierre ; et Saint-Pierre crie dans Rome et dans le monde la victoire de la croix sur Rome et sur le monde.

“ Victoire par toutes les forces, par toutes les grandeurs, par toutes les lumières, par tous les dévouements : Levez-vous, apôtres, martyrs, docteurs, patriarches, saints de tous les peuples et de tous les temps, dont les ossements et les images sont ici ; levez-vous, héros qui gardez les portes du sanctuaire ; levez-vous, nations qui l'avez défendu !

“ Victoire par tous les miracles : Levez-vous, siècles ! Depuis que le sang de l'humble Simon Pierre a rougi ce sol, quels torrents n'y ont pas coulé pour en arracher sa tombe ! Torrents de feu, torrents de bourreaux, torrents d'armées, torrents de sicaires, de scribes et de blasphémateurs, chaque siècle a amené ses torrents... et chaque torrent a apporté quelques-unes des pierres qui forment l'édifice.

“ Victoire par la foi, plus puissante que les armes ; victoire par l'amour, plus fort que le temps. Le temps serait l'arme invincible de la mort ; mais la mort et le temps sont vaincus par l'amour, et le chant de la victoire est aussi le chant de l'amour. L'amour a rêvé ces richesses, enlacé ces harmonies, et ce temple est magnifique et durable, parce que le Dieu qui le remplit est le Dieu qui aime et qui est aimé.

“ Nous baisons le pied de saint Pierre ; nos cœurs débordent. A genoux devant la *Confession*, le front sur ce marbre qui a reçu tant de larmes et qui est doux comme la poitrine d'un ami, nous laissons couler le torrent. Tu t'en souviens, frère, et tu sais si c'est là qu'on oublie.

“ Là est le centre du centre, la pierre qui porte tout l'édifice de Dieu : — “ Ici réside en esprit l'assemblée des fidèles, car quelque point de la terre qu'ils habitent, tous ceux qui sont au Christ notre maître dans la pureté de la foi, se tournant vers la très sainte chaire de Rome, semblable au soleil de l'éternelle lumière, d'où rayonne sur eux la splendeur des biens spirituels et des dogmes sacrés.”

Plus loin, l'auteur nous montre l'intérieur d'un monastère :

“ Tout y respire la paix. Je ne suis jamais entré dans un monastère sans avoir le cœur inondé de délicies et de reconnaissance par la pensée du grand nombre d'âmes qui, dans ces murs, ont trouvé et goûté la paix, et reçu le don de répandre la paix. Le païen

disait et ne le prouvait guère, — *Homo sum* ; je suis homme ; et rien de ce qui intéresse le cœur de l'homme n'est étranger à mon cœur.

“ C'était un de ces beaux vers comme ils en savaient faire, et qu'ils se récitaient au cirque, dans les entr'actes. Un instant après, on baissait le pouce pour ordonner au gladiateur vivant de tuer le gladiateur blessé. Les belles maximes des païens, comme leurs temples, sont devenues saintes lorsque le christianisme y est entré.

“ Pour moi, assurément, je me sens homme lorsque je vois souffrir ; mais, après tout, la souffrance est le juste lot de l'homme, et même elle est sa grande richesse. Et j'avoue que je me sens plus touché quand je vois comment Dieu a su s'y prendre pour multiplier la paix dans cet abîme de contradictions qui est notre cœur, et dans cet abîme de misères qui est la vie. Cette paix, ce bien si peu mérité, cette lumière qui crée l'ordre dans le chaos et qui apporte la joie dans les ténèbres, il l'a mise ici, pour être goûtée et pour être répandue.

“ D'une cour intérieure, nous vîmes un quartier énorme de roche qui penche sur le monastère, suspendu comme une menace. Il semble que le moindre choc le ferait crouler, et il écraserait tout ! Les moines ont placé dans la cour une statue de saint Benoît, la main levée vers ce péril formidable. Sur le piédestal sont ces mots : “ Arrête, rocher, garde-toi de nuire à mes enfants ! ” C'est un beau résumé de l'histoire monastique et de l'histoire de l'Eglise. Que d'éroulements imminents arrêtés par une parole désarmée !”

Il y a, dans le talent de M. Louis Veillot je ne sais quelle étonnante flexibilité, quelle merveilleuse alliance d'indomptable énergie et de tendresse touchante qui lui permet de passer sans effort, des tableaux les plus sombres et les plus grandioses aux peintures les plus délicates. Il est poète, et grand poète toutes les fois qu'il le veut bien ; témoins ces magnifiques strophes auxquelles il ne manque que la rime :

#### UNE FLEUR DU COLISÉE.

“ Depuis quelques jours je n'avais pas vu le Colisée : depuis quelques jours le printemps est venu à tire-d'aile.

“ Quand le printemps arrive, il se pose d'abord au Colisée. Là où le martyre a premièrement fleuri, là naissent les premières fleurs.

“ Ce matin j'y suis entré, par un clair soleil. J'avais laissé la pierre nue ; j'ai trouvé une corbeille de verdure embaumée.

“ Mille oiseaux chantaient, mille fleurs s'épanouissaient, fleurs d'or, fleurs d'azur, fleurs de pourpre.

“ Quel hosanna disaient les oiseaux ! quels parfums répandaient les fleurs ! que le soleil était doux, que mon cœur était joyeux !

“ Un oiseau chantait sur la Croix : au pied de la Croix je vis une touffe de marguerites blanches tachetées de rouge.

“ Il y avait des violettes à l'entrée de ces gueules d'enfer par où s'élançaient les tigres et les lions.

J'eus une pensée ou plutôt une vision qui enivra mon âme. Je regardais au pied de la loge des Césars :

“ Au milieu d'une touffe d'herbe humble mais vigoureuse, j'y voyais briller comme une goutte de sang.

“ Et près de cette touffe d'herbe, je croyais voir un homme étendu, nu, pâle, blessé à mort.

“ Il me regardait avec douceur ; ses lèvres blanchis-

santes s'entr'ouvraient pour un sourire que n'a point la vie.

“ Et sur son visage brillant et heureux je retrouvais à la fois les traits de mon père et ceux de mon frère, et ceux de nos enfants.

“ Il me disait : “ J'ai été amené captif du fond des Gaules, pour être livré aux bêtes et au peuple romain.

“ La clémence du Christ m'a visité dans ma prison : il m'a envoyé son Pontife, et j'ai reçu le baptême.

“ On m'a offert la liberté et la vie si je voulais abjurer le Christ ; mais je n'ai pas rejeté le don du Christ et j'ai préféré mourir.

“ Je suis mort pour le Christ, je suis mort pour le Christ ! Que le Christ soit loué à jamais ! qu'il règne à jamais !

“ J'ai laissé des fils et des frères dans ma pauvre cabane des Gaules. O Christ ! que ton baptême descende sur eux !

“ O Christ ! je suis mort pour toi. Que ta foi ne s'éteigne jamais dans la race de tes martyrs !”

“ Et ce corps ou cette forme, comme un reflet de lumière qui se déplace, monta vers la loge de César et disparut.

“ Il ne resta que la touffe d'herbe, au milieu de laquelle brillait toujours quelque chose qui semblait une goutte de sang.

“ Je m'approchai pour baiser la place où était tombé le martyr amené des Gaules, aux pieds de César.

“ Et ce que j'avais vu comme une goutte de sang était une petite fleur que je cueillis et que j'emportai sur mon cœur.”

Dans ces fragments de fragments, que nous avons tellement lus et relus que nous les connaissons par cœur, la vie morale coule à flots si pressés et si abondants, on y sent, on y respire un amour de Dieu et de la vérité si profond et si convaincu, l'harmonie de ce style est si pénétrante qu'on finit en quelque sorte par s'identifier avec l'auteur, on s'élève à ses côtés au-dessus de cette misérable terre où tant de douleurs nous rattachent, pour planer dans cette immensité où son génie l'emporte et le soutient, et l'on ose entrevoir Dieu.

En attendant que ce livre admirable nous arrive, nous nous estimons heureux d'en avoir donné un avant goût à nos lecteurs ; disons plus, nous serions fiers de leur avoir instillé notre admiration, car en vérité, ils serait bien à plaindre celui qui demeurerait indifférent devant un tel chef-d'œuvre de la littérature chrétienne.

Les beaux vers de M. de Laprade adressés au *Muses d'Etat* que nous avons reproduits en partie dans le numéro précédent ont valu un avertissement au *Correspondant* qui les avait publiés, et l'auteur a été révoqué de ses fonctions de professeur de littérature française à la Faculté de Lyon.

Nous ne craignons pas de le dire ; cette lâcheté nous semble le triste pendant de la circulaire du 16 octobre dernier prononçant la dissolution du conseil général des conférences de St. Vincent de Paul.

Eh quoi ! un homme de cœur et de talent, *vir bonus*, un vrai poète tel qu'il se dépeint lui-même :

Pour moi, poète, errant sur mes Alpes hautaines,  
Ignoré des tribuns, des rois, des capitaines,  
Mais fièrement épris de tout noble revers, (Castelfidardo)  
J'offre à de tels vaincus l'encens pur de mes vers.  
Dans mon livre, jamais, peu soucieux de plaire,  
Je n'inscrivis un nom puissant ou populaire ;  
Si les heureux du jour ont entendu ma voix,  
Ils savent quel mépris m'exilait dans mes bois ;  
Mais j'en saurai sortir portant haut le visage,  
Si le Dieu que je sers demande un témoignage ;  
Si je puis un seul jour, à l'œuvre qu'il bénit,  
Porter mon grain de sable ou mon bloc de granit,

un tel homme, disons nous, indigné de l'audace croissante d'un tas de crétins qui chantent chaque jour, sur tous les tons et sur toutes les gammes :

A César qu'il est Pape, au peuple qu'il est Dieu,  
saisit tout-à-coup une massue avec laquelle il écrase toute cette vermine, tous ces pieds plats de la littérature, et le pouvoir, ce défenseur naturel du droit, prendrait fait et cause pour le mensonge contre la vérité ? ?....

Nous le répétons, c'est une lâcheté qui nous rappelle ce qu'écrivait, Louis Veillot, il y a déjà une vingtaine d'années, à propos du maire d'une des grandes villes de France qui avait entrepris d'ébranler et de dissoudre la conférence de St. Vincent de Paul.

.....

“ Je vois, dit-il, ce vieil esprit d'impiété qui tout à l'heure encore dormait dans la joie de sa victoire, que la renaissance catholique reveille, et qui s'irrite et s'épouvante de voir la Religion, son ennemie, non plus agonisante et enchaînée, mais vivante et debout, et bientôt libre !—Quoi ! des associations de charité, des prières, le patronage d'un saint ! *Caveant Consules !* Cela rappelle l'église et les moines.—En effet, c'est de là que nous sortons. Et vous, avec votre bienfaisance rapace, jalouse et stérile, avec vos bureaux et vos agents payés, avec vos théories sans cœur, appuyés de tracasseries légales, nous savons aussi d'où vous venez. Nous nous connaissons de longue date, et nous sommes habitués à nous voir de près : Vous n'êtes pas morts, mais nous ne le sommes pas non plus !

“ Nous savons bien à quoi vous tendez, nous savons bien ce que vous voulez faire ; nous connaissons tous vos desseins et tout votre pouvoir. Parlez, vous avez les chaires ; écrivez, vous avez la presse ; faites des lois, vous avez les votes ; vous avez les magistratures, les sergents, les gendarmes..... Mais nous avons la vie.”

Vous aussi, M. de Laprade, vous avez la vie. On vous a destitué ; qu'importe ? cette destitution est presque un apothéose, car on a ajouté un fleuron de plus à votre couronne déjà si belle. Vous n'étiez que le poète de la vérité ; d'un seul coup vous en êtes devenu le poète et le martyr, et vous partagez avec les prophètes de l'ancienne loi et les apôtres de la nouvelle le dangereux honneur d'avoir dit la vérité aux cœurs qui ne voulaient pas l'entendre et de braver leur colère et leurs menaces. Là-bas, en France où vous êtes, les gens de cœur vous

admirent tout bas ; ici, l'on vous admire tout haut, et à travers l'océan qui nous sépare, nous vous tendons une main toute sympathique et fraternelle.

Un écrivain très remarquable et très connu des membres de l'Union Catholique de Montréal, Ch. de Ste. Foi, est mort ces jours derniers. Ce penseur chrétien affectionnait particulièrement la jeunesse pour laquelle il a expressément écrit un admirable petit livre : *Les Heures sérieuses d'un jeune homme*. Il serait grandement à souhaiter que ce biblicule devint le *vade mecum* de tout jeune homme intelligent. Nous ne voyons pas de meilleur moyen d'honorer la mémoire de cet homme de bien qu'en engageant vivement la jeunesse à lire et à méditer ce petit chef-d'œuvre qu'il lui a spécialement dédié. On ne saurait jamais vouer un culte trop sincère au souvenir de ces penseurs malheureusement trop rares qui ont bien servi et la religion et les lettres. Il nous semble qu'aux yeux de l'intelligence chrétienne les œuvres de tels écrivains qui sont le reflet le plus pur de leur vie devraient être considérées comme de précieuses reliques.

Tous nos lecteurs savent qu'une exposition universelle des beaux arts et de l'Industrie, doit avoir lieu à Londres cet été, mais ce que tous nos lecteurs ne savent probablement pas et apprendront avec joie c'est que " Sa Sainteté le Pape constamment animée de sentiments généreux à l'égard de ses fidèles sujets, qui se livrent aux arts et à l'industrie, a donné ordre à son gouvernement de prendre part à l'exposition de Londres." Ce sont là les paroles textuelles du *Journal de Rome*. Ce même journal ajoute qu'une commission spéciale sera chargée de choisir les objets dignes de figurer à ce concours universel. Un commissaire pontifical sera préposé à Londres à la garde de ces objets. *Enfin le Pape prendra à sa charge les frais de transport et d'assurance*. L'espace réservé aux exposants de l'Etat romain, par les commissaires anglais, est de trois mille pieds de superficie.

Le *Messenger* à qui nous empruntons ces détails fait à ce sujet les remarques suivantes que nous transcrivons avec bonheur :

"Voilà donc qui est bien entendu : Rome estime l'industrie autant que Paris et Londres, et la religion n'est l'ennemie ni du progrès ni de la civilisation de notre époque. Rome se présentera avec ses œuvres, comme les autres villes du monde, au rendez-vous universel, à la fête du travail. C'est le Pape qui le veut et qui l'ordonne.

" Cette exposition de Londres a aussi suggéré à des esprits chrétiens une heureuse pensée. Ils ont formé le projet de profiter d'une si belle occasion, pour tenir dans cette capitale un *Congrès international de bienfaisance*. Ainsi, à quelques pas du fastueux étalage des chefs-d'œuvre de l'industrie, des hommes de tous les pays se réuniront pour délibérer sur les intérêts des

pauvres. Pendant qu'un savant jury discutera les mérites des exposants et distribuera les médailles d'or, une autre assemblée, un autre jury se consultera pour aviser aux meilleurs remèdes à appliquer aux misères sociales. Car, malgré nos progrès, nos sociétés ne sont pas, hélas ! exemptes de misères ; bien loin de là !

" Londres présentera donc l'année prochaine deux beaux spectacles au lieu d'un : à côté de l'exposition de l'industrie, il y aura le Congrès international de bienfaisance. Ces deux réunions, de genres si différents, auront pourtant, dans le fond, un but commun : le bien de l'humanité. Souhaitons donc à l'une et à l'autre un plein succès," et terminons cette revue en rappelant à nos concitoyens qu'eux aussi doivent leur tribut à cette grande fête de l'intelligence et du travail à laquelle Rome qui règne sur le monde entier par la croix semble par son exemple convier les nations les plus éloignées.

...

### CHRONIQUE MUSICALE.

Montréal, 12 Janvier 1862.

*Il y a des gens qui ne savent plus quand partir.....* Témoins : ces quinze ou vingt flâneurs qui, fatigués de leur aimable personne, prennent le parti d'aller, pendant les fêtes, ennuyer charitablement leurs voisins, et entr'autres votre très-humble chroniqueur. Vous avez beau les ré-assurer du plaisir véritable (*sans doute*) que vous cause depuis longtemps leur visite, vous avez beau consulter sans cesse votre montre, vous faire sommer adroitement quinze fois pour dîner, rappeler à ces gentils importuns le bien qui résulterait pour leur santé en prenant davantage l'air *du dehors*, leur citer même du latin, *O tempora ! O mores !* qui veut bien dire cette fois *O temps ! O délais !...* C'est peine perdue. On est trop poli pour vous permettre de vous occuper de vos affaires. Aussi me suis-je bien promis de traduire ces bons amis au tribunal de l'*Echo*. Et maintenant, chers lecteurs, n'est-ce pas insupportable?... Vite l'exécution de ces malheureux, nous parlerons ensuite de la sentence.

Il faut le dire, ces inquisiteurs du jour de l'an vous entraînent dans une humeur " *Allegro furioso vivace.*" N'était-ce une forte dose de ce charmant " *Courrier de Montréal,*" suivi de quelques prises dilatantes de vieux Cochin français, nous n'aurions jamais espéré revenir à l'état " *moderato assai,*" où nous nous trouvons. Puis, ma foi ! la crainte d'en passer par les doigts de quelque tendre Dupuytren m'a poussé dans un " *largo*" létargique où j'aurai peine à me remettre à temps pour vous confectionner une seconde chronique.

Fort heureusement, pour le moment, la musique est en vacance, et ses partisans aussi. Moins toutefois mon vaillant ami, Henri de Terlac. (*Vapereau n'écrit-il pas De Terre-Laqué ?*) Depuis son court séjour parmi

nous, il n'a su se donner aucun repos. Plumé, tête, idées excellentes, tout chez lui est à l'œuvre. Il vous taille qui de droit, à la Dupuytren, et ce qui vaut mieux encore il compose "à croquer." Je ne serais nullement surpris que son coquin de Quadrille Jacques Cartier fut la cause première des tables dansantes.

De plus, je vous déclare que ce Quadrille est une petite machine infernale. Et la preuve... Figurez vous dix mille héros de Bull's Run (des plus braves, bien entendu,) sur la surface glissante du St. Laurent. Soudain, on vous exécute, *a tempo*, le "Pantalon" entraînant de mon Quadrille! Je vous laisse à imaginer quelle manœuvre *épidorsale* accompliraient mes Yankees—aux longues jambes—style d'Homère. Voyez-vous c'est irrésistible. Il faut danser. Bref, "Jacques-Cartier" est un quadrille modèle et charmant, qui réunit en lui toutes les bonnes qualités d'une très-jolie pièce de musique, sans aucuns défauts. Avis donc à tels qui se sentiraient affligés de la goutte, crampe, rhumatisme, ou de quelqu'une des autres plaisanteries de notre nature... Passez chez MM. Laurent et Laforce, procurez-vous un "Jacques Cartier," prenez-le en cinq doses, guérison assurée, sinon... "Avec cela il faut mourir, monsieur l'Abbé."

Vû la chaleur intense de ces jours derniers, MM. Laurent et Laforce ont eu l'aimable idée de rappeler à notre souvenir les fraîcheurs de nos bains de mer, sous la forme d'une gracieuse Mazurka intitulée, "Souvenir de Cacouna." Un monsieur d'Eslobé veut en être l'auteur: peu nous importe, la composition étant bonne. En sera l'auteur qui voudra.

Chez MM. Laurent et Laforce encore on apprend à patiner à deux temps. M. St. Clair nous a exposé les règles de l'art dans son joli "Skating Club Galop" que vient de publier cette entreprenante maison Canadienne.

Savez vous, pieux lecteur, que la société dite "Alliance Evangélique Britannique, pour la conversion des Papistes" est en conclave depuis la huitaine. Votre cœur contrit (effet de leurs prières) ne vous l'aurait il pas dit? Or, les concerts de la dite Alliance vont aussi leur train. Ces soirs derniers l'harmonie comblait de trente sous les besaces vides de l'Association Hiberno-Protestante, de la Division Tempérante Howard, de la société de Colportage de Tracts et de *Calendriers Chrétiens*, etc. En général, ces concerts n'ont de musical que le nom. On y exécute atrocement... mais, voyez-vous, le public musical anglais est si bon enfant à cet endroit; et puis, le but si louable, le maintien, par exemple, des hommes de l'art, (typographe, ne dites pas *hommes de lard*) qui ont la haute direction de l'Université Pointe-aux-Trembles, ou quelqu'autre, semblable.

Allons, nous frisons la controverse, courage!

A propos, cher lecteur, s'il vous arrivait de composer et puis de faire publier votre travail, n'allez pas en

gaspiller une copie en l'adressant au spirituel rédacteur du "Daily Witness," dans la vue d'une annonce ou d'une réclame. En "chat échaudé," je vous mets sur vos gardes. Ce brave homme dans la vue de sa sanctification éloigne de son pieux journal toute annonce profane, comme le serait celle d'une Mazurka, d'un Galop ou Quadrille. Il est vrai qu'un bon jour le saint homme s'est laissé prendre à faire de la réclame en faveur d'un enean de cruches, caraffes, flocons *vides* et autres petites infamies semblables: mais voici le spirituel rédacteur qui vous explique et justifie l'affaire. "Caraffes, dit-il, n'est qu'un mot conventionnel, et rien n'empêche que le hasard ne convertisse ce vilain objet en bénitier: annonçons donc, et en avant la grosse caisse....." moyennant toujours l'*Advertising Tarif*.

Grâce, chers lecteurs, je vous ai fait subir un canard dans ma dernière chronique. Je vous annonçais une nouvelle pour me procurer sans doute l'agrément de me rétracter au prochain numéro. Petite industrie *Bostonaise*! Que les dix violons et les dix violinistes se consolent! Molique n'est point mort. Et cependant Molique est mort. Expliquons nous. Le Molique trépassé est quelque brave second violon du théâtre de Stutgardt. Tandis que Molique, le premier violon, est encore très vivant à Londres. La Société "Oratorio" n'a pas encore annoncé son troisième concert. Elle est à la *drill*. C'est ce qu'il lui fallait.

Nous adressons, cette fois, à nos abonnés une petite Valse de salon qui nous a paru parfaitement gentille. L'auteur, M. Henri Diehman, natif de Frankfort sur le Maine, actuellement professeur de musique dans une des premières maisons d'éducation des Etats du Sud, reçut des mains du Général Z. Taylor alors Président des Etats-Unis, le degré de docteur en musique accompagné de décorations, comme premier prix d'un concours musical dont il sortit vainqueur. Ce compositeur aussi distingué que modeste n'est pas inconnu à Montréal. Plus d'une fois nous avons entendu exécuter avec succès ses messes, hymnes, motets etc. aux églises St. Patrice, St. Pierre, des Récollets et St. Jacques.

Aux Etats-Unis l'harmonie sommeille toujours. Remarquons seulement que Mr. G. Schmitz a composé une très belle messe qui a été rendue avec grand succès à l'église catholique de "Fourteenth Street," lors de la dernière fête de l'Immaculée Conception. L'exécution en a été confiée à notre ancienne connaissance Rudolphsen, assisté par Mesdames Gross et Mayer et par M.M. Dubreuil et Schmitz, frère de l'auteur.

Le décès prématuré de Son Altesse Royale, le Prince Albert a mis une fin abrupte aux fêtes musicales de la saison, en Angleterre. Ce Prince excellent fut toujours zélé patron des beaux-arts. Il semble avoir eu pour la musique un goût très prononcé, et les journaux nous

apprennent qu'à ses funérailles on exécuta deux hymnes dont on lui attribue la musique.

Allons M.M. les pianistes et autres, avez vous profité de notre second conseil ? relisez-le, et de grâce, mettez le en pratique de plus en plus. Cette fois, nous terminons par trois autres conseils non moins utiles que les premiers et nous vous engageons fortement à en faire votre bon profit.

I. Tâchez de jouer *bien et avec expression* des morceaux faciles ; cela vaut mieux que d'exécuter *médiocrement des compositions difficiles*.

Ah ! l'avis charitable ! Bientôt nous saurons dire si... en profite.

II. *Trâner, hâter* la mesure sont également des fautes.

III. N'ayez pas peur des mots : Théorie, harmonie contrepoint, etc. Ils vous souriront si vous leur en faites autant.

CÆCILIAS.

### Le Gouvernement Russe et le Clergé Polonais.

La Russie n'a jamais cessé d'être l'ennemie du catholicisme. Les hommes d'Etat qui gouvernent de Saint-Petersbourg la Pologne, ont toujours vu clairement que la cause de la religion et celle de la patrie étaient intimement unies dans cette grande nation, et toute conversion d'un Polonais au schisme est avec raison regardée par eux comme une adhésion à la Russie. Mais cette hostilité, toute certaine qu'elle fût, était dissimulée : on fermait des couvents, mais on disait le faire dans l'intérêt de la religion ; on prenait les biens des églises, mais on prétendait les mieux répartir. Quelquefois la persécution éclatait maladroitement par des faits violents, mais on les niait avec un aplomb surprenant ; si enfin des prêtres arrachés brutalement à leurs paroisses, allaient expier au fond de la Sibérie leur opposition à des laïques impies, on les accusait auprès du Saint-Père d'être les complices de menées anarchiques, les auteurs de doctrines antisociales.

Cette tactique avait en partie réussi. Nous avons déjà décrit dans ce journal l'état de terreur sous lequel a vécu le clergé polonais pendant tout le règne de l'empereur Nicolas I<sup>er</sup>. Cette situation, dans laquelle les exigences croissaient avec la condescendance, est bien caractérisée par le mot d'un Evêque. On lui représentait que son devoir était peut-être de défendre, par une attitude un peu plus énergique, l'Eglise menacée, de protéger les âmes dont le salut était compromis, et il répondait : " Pourquoi voulez-vous m'exposer à des embarras et à des persécutions sans fin ? Que puis-je faire ? L'Eglise saura bien se défendre elle-même : *Deus Ecclesie sue providebit.*"

Rien, ce nous semble, n'est plus propre que le souvenir de ces faiblesses à nous faire comprendre l'admirable fermeté déployée depuis près d'un an par ce même clergé. Le régime qui pèse sur la Pologne n'a pas changé ; cependant tout est différent dans la situation respective de l'Eglise polonaise et du gouvernement russe. Nous voudrions montrer, aussi rapidement que possible, comment s'est effectué ce mouvement, comment

ce clergé si longtemps isolé, tremblant, timide, a enfin relevé la tête ; comment, soutenu par l'amour et la confiance des fidèles non moins que par le sentiment de son devoir, il a été amené à réclamer hautement pour l'Eglise polonaise les libertés qu'on lui a refusées jusqu'à présent, et à en mettre le triomphe sous la sauvegarde de la Papauté.

La Pologne était, relativement au reste de l'Europe, nous ne dirons pas dans une situation normale, mais dans un état de calme nécessaire au travail de régénération qu'elle avait entrepris, quand éclata le mouvement national qui dure encore. Ce fut une soldatesque effrénée qui en donna le signal. Chose étrange et véritablement providentielle ! rien n'appelait actuellement sur ou contre le clergé une plus grande attention du Gouvernement, et ce fut pourtant au milieu d'une cérémonie religieuse qu'une administration maladroite et inintelligente déchaîna ses Cosaques. Ils se ruèrent à travers l'église, foulant aux pieds un prêtre, profanant les choses saintes, et faisant courber sous leur fouet ignoble un peuple agenouillé.

Ce début seul, même en faisant abstraction de la foi si vive de la nation, eût suffi pour décider la nature du mouvement. Il resta national, mais il prit cette allure religieuse qui a causé en Europe une émotion si profonde et si durable. Le gouvernement russe s'y méprit d'abord ; il crût que le hasard et non la Providence avait marqué une église pour être le premier théâtre de cette singulière révolution. Il n'aurait pas dû se tromper longtemps, car les événements qui se précipitaient auraient pu l'éclairer. Mais il était frappé de cet esprit d'imprudence et d'erreur dont parle le poète.

Le conflit, en effet, éclata bientôt entre le clergé et l'administration. Ce fut dans des circonstances peut-être uniques dans le monde. La Société agricole venait d'être dispersée ; avant de mourir, elle avait pu cependant décréter ces mesures si fécondes et si libérales par lesquelles les propriétaires, au moyen de généreux sacrifices, ouvraient aux paysans un avenir que toute la puissance de l'administration n'aurait jamais pu leur procurer. La police envoyait des circulaires et des émissaires dont le but était évidemment de soulever les campagnes : " Le Gouvernement seul vous aime, disait-on aux paysans ; seul il veut et peut votre bien ; vous seriez déjà riches et propriétaires sans l'opposition de ceux qui l'ont été jusqu'à présent ; c'est pour vaincre leur résistance et dans votre intérêt qu'on les mitraille à Varsovie." Avec de pareilles excitations, une guerre civile, une véritable guerre sociale était imminente. Dans les campagnes, les prêtres recevaient des confidences terribles : " Est-ce un crime, leur demandait-on souvent, de tuer un propriétaire ? " Heureusement le clergé veillait. Il prêcha partout l'union et l'harmonie. Les Evêques eux-mêmes publièrent des lettres pastorales pour exhorter les curés à entreprendre cette mission de paix, et dans l'une d'elles, nous voyons les prêtres invités " à mettre tout en œuvre pour consolider la concorde, l'union et l'amour entre les propriétaires et les paysans ; pour faire naître et entretenir la confiance chez ces derniers ; pour prémunir le peuple fidèle contre des insinuations mensongères, qui ne pouvaient engendrer que la discorde et le crime."

Cette mission d'un nouveau genre contre le socialisme colporté par la bureaucratie ne fut pas la seule qu'eut à entreprendre le clergé. Dans les villes, à Varsovie sur-

tout, il se trouva en présence de difficultés plus grandes peut-être et certainement aussi délicates. Le gouvernement russe, par ses promesses, irritait les désirs des populations sans les satisfaire jamais; des scènes exécrables avaient mis le comble à l'exaspération. On pouvait s'attendre à des désastres sans nom, si un sentiment sublime ne s'était emparé de la foule: elle eut la pensée de vaincre par le martyre.

Quand les Cosaques se précipitaient par les rues de Varsovie, hommes et femmes, enfants et vieillards tombaient à genoux et entonnaient les hymnes où Dieu et la patrie étaient confondus dans un même chant de prière et d'amour. Puis tout ce monde courait aux églises. Là du moins on pouvait pleurer sur les malheurs de la patrie, loin du regard de l'étranger. Certes, si jamais peuple eut des motifs pour justifier sa haine et sa vengeance, c'est le peuple polonais. Il pouvait, au lieu de cette plainte douloureuse et résignée qui commence le beau psaume *Super fulmina Babylonis*, faire entendre contre la Russie ces malédictions qui éclatent à la fin du chant sacré:

*Filia Babylonis misera: beatus qui retribuet tibi retributionem tuam, quam retribuisti nobis.*

*Beatus qui tenet, et allidet parvulos tuos ad petram.*

Mais ces accents de colère ne peuvent se faire aux pieds des autels chrétiens, et aussi chacun venait déposer devant la croix sa juste fureur et tout projet de sanglante insurrection. Les prêtres mêlaient leurs larmes à celles des fidèles; ils recevaient les confessions de leurs compatriotes volontairement désarmés, et les engageaient à continuer ces luttes pacifiques, où ils n'avaient d'autres armes que le sacrifice, d'autre défense que leur faiblesse.

C'est ainsi que se forma et s'affermi, sous les encouragements et les bénédictions de ses pasteurs, cet admirable esprit de la Pologne, dont les manifestations furent reçues en Europe avec une si profonde émotion.

Les Russes parurent un instant comprendre l'éloquente efficacité du sang qu'offraient chaque jour ces martyrs nouveaux. Ils voulurent y mettre un terme. La soldatesque fut contenue autant que peut le faire un gouvernement qui n'a d'autre droit que celui de la conquête. On parut vouloir cesser de gouverner par le caprice et l'arbitraire. La figure froide et légale du marquis Wielopolski signale cette phase nouvelle de la lutte, qu'on pourrait appeler la phase administrative.

Des circulaires très nettes invitèrent le clergé à ne plus se mêler de politique, c'est-à-dire à ne plus s'entre-mettre entre les paysans et les propriétaires; à faire cesser le chant des hymnes dans les églises; à prévenir la police toutes les fois qu'une procession ou une autre cérémonie du culte devaient amener un rassemblement du peuple. En même temps, on parut vouloir que les élections tant de fois annoncées eussent lieu, et en les ordonnant on provoqua dans toute la Pologne la libre expression des besoins et des désirs de chaque classe de la population.

Le gouvernement russe comptait sur le succès; il a sur l'Église les opinions qui ont cours chez tant de bureaucrates; il estime que le prêtre n'est qu'un fonctionnaire salarié de qui tout pouvoir peut exiger une obéissance salariée. Il ne tarda pas à perdre ses dernières illusions, que d'ailleurs les événements devaient déjà avoir ébranlées. En effet, le clergé, sur toutes les questions, se prononça d'une voix unanime: aux circulaires qui lui défendaient de s'occuper de politique, il répondit qu'em-

pêcher la guerre sociale et condamner avec les commandements de Dieu la haine, le vol et l'homicide, c'était son devoir et sa mission, et qu'il lui importait peu de savoir si on appelait ces crimes de la politique. A celles qui lui ordonnaient d'annoncer d'avance à l'administration les cérémonies religieuses, il répondit qu'il maintiendrait à cet égard la liberté de l'Église, et qu'il n'avait pas à se changer en un auxiliaire de la police pour le maintien de l'ordre public. Quant aux circulaires relatives aux chants célébrés dans les églises, ce fut le vénérable Archevêque de Varsovie, Mgr. Fialkowski, qui se fit l'interprète des opinions de tous. Le Prélat dévêla très bien le piège que les bureaucrates tendaient au clergé, et il déclara, "avec la finesse du serpent et la simplicité de la colombe," que, d'après l'avis unanime de ses prêtres, il était impossible de faire cesser les chants; qu'une lettre pastorale ayant pour but de défendre des hymnes qui n'avaient rien de contraire à la religion, loin de calmer les fidèles, les irriterait et enlèverait toute confiance dans leurs pasteurs. Enfin, à l'appel fait aux diverses classes de la population, l'Église de Pologne répondit par ce grave document où les Evêques demandèrent à l'Empereur d'un commun accord l'abolition de la législation impie qui vouait tant d'âmes au schisme et à l'apostasie.

Ce fait combla la mesure. Toutes les espérances du gouvernement russe étaient déjouées, tous ses plans rendus inutiles. Il ne pouvait pas plus gouverner avec la légalité qu'avec l'arbitraire. Au moins, c'est ce qu'il reconnut expressément en proclamant l'état de siège. Il recourait ainsi à sa dernière ressource, celle à laquelle ont recours les pouvoirs impuissants et les pouvoirs embarrassés: la force brutale. Des régiments appelés du fond de la Russie occupèrent Varsovie comme une ville prise d'assaut.

Puis, comme l'Église paraissait être le refuge en même temps que le foyer de la résistance à cette guerre entreprise par la force contre le bon droit, on déclama ouvertement la persécution contre elle. On ne ménagea plus ce clergé dont on n'avait pu se faire un allié et un complice. Les églises furent profanées, les sanctuaires souillés, des chrétiens furent arrêtés par centaines aux pieds des autels, et les prêtres qui les consolait emprisonnés. Les dernières nouvelles nous apprennent que le courageux administrateur du diocèse de Varsovie expiera le cri de son appel au Saint-Siège par dix années d'exil en Sibérie. C'est un vieillard affaibli par l'âge, la maladie et le chagrin; on n'a pas voulu le laisser mourir auprès des siens.

Ainsi nous assistons toujours à ce spectacle plein d'enseignement qu'a si bien décrit le grand orateur chrétien dont on nous permettra d'emprunter la vive et saisissante image. En Pologne, comme partout où semblable lutte s'engage, le despotisme vient frapper du cothurne ou de la botte à la porte du temple où réside la religion; elle en sort sous la forme frêle et usée de quelque septuagénaire:

"Que me voulez-vous?—La condamnation de ce peuple.—Je n'ai de malédiction pour personne, et je suis la consolatrice des humbles et des faibles.—Mais le monde ne fait de progrès que par les vainqueurs: la force est la source unique de tout progrès, c'est là le droit qui a sacré les Russes; si votre morale méconnaît ces principes nouveaux, changez-la. Pourquoi, lorsque tout change dans le monde, resterait-elle toujours la

même?—Parce qu'elle vient de Dieu, et que Dieu ne change pas.—Mais sachez que nous sommes les maîtres; l'épée qui brise les trônes pourra bien briser la résistance de femme, de prêtres et d'hommes désarmés!—Faites! le sang est l'arôme où je me suis toujours rajeunie.—Eh bien! voici la moitié de ma pourpre, accorde un sacrifice à la paix, et partageons.—Garde ta pourpre, ô César! Demain, quand tu y seras enseveli, on chantera auprès de ton cercueil le *Boze cos Polske* et le *De profundis*, qui ne changent jamais!

Ni ruse, ni caresse, ni violence ne peuvent donc altérer les sentiments de ce grand peuple conduit par ses pasteurs. Les soldats gouverneurs et les soldats bourreaux se succèdent en vain dans Varsovie. Dissimulée ou déclarée, se formulant dans les circulaires de la bureaucratie ou s'exprimant par le fouet du cosaque, la force brutale restera toujours impuissante. L'hymne sacré: *Dieu, qui protège la Pologne*, retentira toujours des bords de la Warta aux rives de la Vistule et du Dniéper. Le vainqueur ne peut échapper à cette plainte qui le frappe comme un remords, et l'avertit comme une voix d'en haut; s'il parvient à l'étouffer dans les églises, le vent des forêts, la brise des campagnes lui en apportera l'écho, les murs des villes silencieuses le répéteront, et sur le visage rayonnant d'espérance de chaque Polonais, le Russe pourra épeler avec effroi tous les mots du chant national.

Et nous, à qui Dieu donne des leçons, resterons-nous froids et indifférents? Ne pouvons-nous donc rien? Déjà le Saint-Père a parlé et soutenu de ses bénédictions l'Archevêque de Varsovie; ne pouvons-nous, dans la faible mesure de nos forces, mais avec un cœur ardent, jeter aussi un encouragement à cette Eglise de Pologne, qui défend avec tant d'énergie et de générosité une cause sacrée, la double liberté de la religion et de la patrie? Nous nous souvenons qu'aux jours où la voix patriotique d'O'Connell réclamait pour ses compatriotes les droits imprescriptibles des catholiques, partout en Europe, et particulièrement en France, les évêques aussi bien que les fidèles, les prêtres aussi bien que les laïques de tous les partis, provoquèrent les manifestations de l'opinion publique en faveur du grand citoyen. Certes, jamais cause ne mérita mieux de semblables sympathies que celle de la Pologne aux prises avec la force et l'injustice!

BARRIER.

## A CINQ ANS.

Elle a cinq ans; des flots d'ébène  
Encadrent son front gracieux;  
L'azur scintille dans ses yeux:  
On dirait une enfant de roine.  
Mais sur son front s'est répandu  
Des chagrins le reflet morose...  
Son regard cherche quelque chose...  
Savez-vous ce qu'elle a perdu?

Ce n'est pas sa chère poupée:  
Elle lui parle tendrement,  
Et sous l'édredon, doucement,  
Elle la berce enveloppée;  
Et quand sous le rideau tendu,  
Elle lui dit: "Adieu ma fille!..."  
Sur sa joue une larme brille...  
Savez-vous ce qu'elle a perdu?

Et vers la fin de la journée,  
Voulant, au giron maternel,  
Mais en vain, cueillir son doux miel,  
Elle embrasse sa sœur aînée;  
Puis, entre un baiser suspendu,  
"Sœur, lui dit-elle, sur la terre,  
"Tu seras ma petite mère!..."  
Vous savez ce qu'elle a perdu!

E. VIGNON.

## ESQUISSES MORALES.

## UNE PIÈCE DE CENT SOUS:

(ESSAI HUMORISTIQUE.)

Il y a quelques jours, traversant le boulevard de l'Hôpital pour gagner le chemin de fer d'Orléans, je heurtaï du pied un petit paquet, tombé sur la voie, et que la brume m'avait empêché d'apercevoir. Le choc fit ouvrir l'enveloppe, simple feuille de papier, et une pièce de cent sous qui y était renfermée, s'en échappa et roula à quelque distance. Je ramassai la pièce et l'enveloppe, dans l'espérance que cette dernière me livrerait peut-être l'adresse du propriétaire. Quel ne fut donc pas mon étonnement, quand, de retour chez moi et ma lampe allumée, je lus sur le papier maculé de boue et déchiré par places, les lignes suivantes, d'une écriture fine et serrée, surmontées du titre que voici:

## JOURNAL ABRÉGÉ D'UNE VIE D'AVENTURES.

Châteaubriand nous a donné *les Mémoires d'Outre-Tombe*; Lamartine, *les Confidences*, George Sand, *l'Histoire de Ma Vie*, révélations—cela va sans dire—toutes arrachées à la modestie de l'auteur et qu'aucun des trois ne se serait permises sans la dure nécessité d'édifier le public. Je veux, sur de si nobles traces, écrire, moi aussi, un rapide résumé de ma vie. Aussi bien ma destinée a été passablement agitée, ma carrière passablement accidentée. *J'ai beaucoup vu et pourtant beaucoup retenu*; j'ai parcouru bien des pays: je me suis trouvée mêlée (ces E muets vous révèlent mon sexe) à bien des événements. Je défie pour les voyages l'illustre Cook et le non moins illustre Gulliver; je défie pour les aventures Alexandre-le-Grand et Alexandre Dumas, César et don Quichotte.—Ou je me trompe fort ou le narré de mes faits et gestes fournirait matière à de dramatiques récits.

Je déclare d'abord en toute humilité que mon extraction est des plus obscures. Et cependant ma famille est considérable et j'ajoute qu'elle a toujours été et qu'elle est encore très-fort considérée. Nous sommes la grande puissance de ce monde; princes et rois, talents et génies s'éclinent devant nous.—J'ai vu le jour pour la première fois l'an de grâce 1832, à Guanaxuato, (1) au Mexique. Comme César à qui j'aime à me

(1) Guanaxuato, chef-lieu de l'Etat du même nom, ville industrielle, célèbre par ses mines d'argent. Un seul filon, appelé *veine-mère*, en produit annuellement pour 33 millions de francs.

comparer, on a dû employer le fer pour m'extraire du sein maternel. A peine née, je fus embarquée sur un navire qui m'amena en France pour y être formée aux manières du pays. C'est dans un vieil édifice, situé à l'angle de la rue Guénégaud et du quai, que se passa mon enfance; je m'y transformai, autant du moins que pouvait le permettre ma nature rebelle, sous l'influence du régime sévère auquel on me soumit; j'y fus frappée durement, violemment, et je conserve encore la marque des coups que j'y reçus. Peut-être aussi ce système n'est-il pas des meilleurs; car—il est facile de le reconnaître à première vue—je n'ai ni volonté propre, ni cœur; mon insensibilité est extrême, je suis dure; je n'ai ni étendue, ni profondeur, à peine une légère surface qui me fait taxer d'être plate par des esprits sans galanterie. J'ai en revanche un certain brillant qui ne laisse pas que d'éblouir; j'allais oublier ce qui est incontestable, malgré une contradiction apparente, quelque peu de pesanteur.—La vérité me contraint d'avouer que je ne suis pas mieux partagée sous le rapport des grâces extérieures; j'ai la taille trop arrondie et trop courte et le teint pâle et blafard. Pour terminer ce qui regarde ma personne, disons encore que, tout en dominant toujours; et mes maîtres eux-mêmes, je n'en ai pas moins servi toujours, semblables à ce fameux Gil-Blas de Santillane, qui ne fut toute sa vie qu'un valet, même alors qu'il dirigeait la maison de l'archevêque de Grenade ou qu'il régentait l'Espagne sous le couvert du duc de Lerme. Quant à la conscience, dût-on m'accuser de cynisme, je me reconnais tout-à-fait exempte de ce préjugé. Je n'ai aucune opinion, ni politique, ni religieuse; je suis tous les drapeaux, je sers tous les partis, indifférente à toute loi morale, fidèle tant qu'on me tient, quitte à me retourner contre mon ancien maître, aussitôt que je suis en la possession d'un autre.

Voici, sans autre préambule, l'énumération sommaire de mes principales aventures :

1° Ma vie débuta d'une manière tragique. Il y a des misérables, on le sait, qui ne reculent pas devant le plus odieux des attentats, le vol de jeunes enfants, dans l'espérance d'exercer un jour à leur profit les talents de ces pauvres petites créatures. Je suis victime d'un guet-à-pens de cette espèce. Mal surveillée par ceux à la garde de qui j'étais confiée, je suis surprise à l'improviste et enlevée.

2° Le crime par bonheur est découvert et mon voleur est puni. Trop jeune sans doute pour comprendre le péril auquel je viens d'échapper, je n'éprouve aucune joie de ma délivrance, de même que je n'avais ressenti aucun chagrin de mon malheur.

3° Rendue à mes protecteurs naturels, ceux-ci me destinent au commerce.

4° Plusieurs négociants, reconnaissant mon mérite et m'appréciant à ma valeur (le terme est un peu fort,

mais quiconque me connaît avouera qu'il est juste) se font à mon sujet une rude concurrence et luttent à qui m'aura.

5° Je suis placée dans une maison de banque.

6° Je repasse les mers et vais aux colonies pour le service du gouvernement. J'y suis chargée, comme qui dirait en qualité de vivandière,—mais ce n'est pas précisément cela—de pourvoir à la subsistance d'une partie des troupes de marine de la Guyane.

7° Le navire fait naufrage; je tombe à l'eau.

8° Un pêcheur me retire du milieu des flots. En récompense je le sauve d'une mort horrible, ainsi que toute sa famille composée d'une femme et de quatre petits enfants.

9° J'habite quelque temps la maison d'un boulanger.

11° J'entre au service d'un jeune enfant qui ne se sent pas d'aise de m'avoir, mais qui ne sait à quel usage m'employer. Servirai-je à lui procurer un jouet, des livres, ou bien serai-je l'ange de sa charité auprès d'un mendiant aveugle? Il n'y a qu'une fée (je le suis un peu) pour se prêter ainsi à tout.

11° Un pauvre homme, qui aurait eu un besoin infini de moi, mais que sa malheureuse destinée empêche de me rencontrer jamais, s'abandonne au désespoir et meurt.

12° Un riche vieillard s'étant épris de moi, on me donne à lui sans consulter mes inclinations. Il m'est impossible de le payer de retour. Mais ma froideur ne fait qu'irriter son affection; jaloux de me dérober aux regards pour se réserver la contemplation exclusive de mes charmes, il me détient dans une sorte de cabinet étroit, obscur, tout bardé de fer et verrouillé, sis au plus profond de sa cave. C'est là qu'il vient me visiter la nuit, seul et dans le plus grand secret.

Sa folie (quel autre nom donner à une passion aussi extravagante), loin de diminuer avec l'âge, s'accroît au fur à mesure des années; il en vient à oublier pour moi le boire, le manger, le dormir et finit par se laisser manquer de tout.

13° Le vieillard meurt intestat. Les héritiers—des collatéraux inconnus—me délivrent aux éclats de leur joie grossière, en portant des toasts à leur cousin défunt.

14° Je reprends ma vie de hasards. Mon nouveau maître, pauvre jeune fou, esclave de ses caprices, n'a point de cesse qu'il ne se soit défait de moi. Mais à peine il m'a lâissé aller qu'il me regrette. Il est trop tard.

15° Je prends part (devrais-je l'écrire sans honte? mais je ne sais point rougir; mon front est pire que s'il était d'airain) je prends part à une fort laide intrigue. Il ne s'agit de rien moins que de précipiter la pert. d'une jeune fille légère et coquette. Ma seule vue décide la malheureuse à livrer son honneur, etc., etc.

Je pourrais prolonger indéfiniment cette énumération;

mais je m'arrête, je suis fatiguée, n'ayant pas l'habitude d'écrire et n'étant pas précisément conformée de manière à pouvoir le faire commodément.—A propos, t'ai-je dit mon nom, cher lecteur? je crois en vérité que non. Qui suis-je donc? Une fille d'Ève, une femme? —Cet oubli, ma discrétion, la brièveté de ces mémoires, en voilà plus qu'il ne faut, je pense, pour te convaincre que je n'ai aucun droit à ce titre charmant. Je suis—ne l'as-tu pas deviné?—Eh bien! oui, je suis

UNE PIÈCE DE CENT SOUS.

Heureux qui me gagne honnêtement, m'emploie honorablement, se passe de moi allègrement.

JEAN LAGAUNE.

## FEUILLETONS:

### CECILE.

(SUITE.)

S'il eût connu le caractère léger de madame Arnaud, il est probable que l'acteur compatissant n'eût pas hésité à se présenter chez elle. Du reste, de plus délicates dans le choix de leur société, mourantes et délaissées comme l'était maintenant cette femme, n'eussent peut-être pas repoussé, plus qu'elle ne le fit elle-même, la main secourable du samaritain. Celui-ci, pour premier service, consentit à recevoir, en qualité de pensionnaire, le perroquet dont les chansons et les éclats de voix fatiguaient beaucoup la malade. Madame Simonnin, aussi, malgré la vulgarité de son langage et le peu d'élévation de ses sentiments, se plut à seconder son mari dans tout ce qu'il fit pour alléger le fardeau qui, jusque-là, avait pesé uniquement sur la petite fille. Ainsi, tandis que ma sœur, entourée des familles les plus honorables, des relations les plus sûres, vivait heureuse et préservée de tout mal, sa compagne, non moins innocente pourtant, veillait au chevet d'un lit d'agonie, dans la compagnie de deux comédiens.

Je crois vous avoir dit tout à l'heure que Simonnin déplorait les fautes de sa jeunesse, et avait pris sa profession en dégoût. Assis au foyer de madame Arnaud, il lui arrivait parfois de passer des heures entières, les yeux fixés sur Cécile, et plongé dans ses réflexions. Il voyait la petite ménagère réparer, à la clarté d'une mince chandelle, les vêtements de Félix; il l'entendait enseigner à son jeune frère les leçons du catéchisme qu'elle apprenait elle-même pour se préparer à sa première communion; il la suivait enfin du regard auprès du lit de la malade, et l'écoutait avec une émotion indicible parler d'espérance et de doux projets d'avenir.

—Prenez courage, chère maman, disait l'excellente enfant en souriant gaiement à sa mère. Papa deviendra riche encore une fois, il saura bien alors nous retrouver, et d'ici là, quand vous pourrez agir et n'aurez plus be-

soin de moi pour vous soigner, je gagnerai notre vie à tous en donnant des leçons de musique aux plus jeunes élèves de mon ancienne maîtresse de pension. Je suis sûre que mademoiselle Octavie est bonne, et qu'elle voudra bien m'aider. Allons, allons, maman chérie, regardez-moi encore d'un air content comme vous le faisiez autrefois.

—D'un air content? répondait la malade, ah! Cécile! je ne puis pas même désirer ma guérison, quand je pense que je ne retrouverais ni mon épingle en brillants, ni mon cachemire vert!"

Le comédien prêtait fort peu d'attention à ces doléances, mais la tendresse et le courage de la jeune fille, parlaient à son cœur plutôt égaré que corrompu. Il était évident pour lui que madame Arnaud n'avait que peu de jours à vivre, et, tout pauvre qu'il était, l'idée de servir de père à l'un des deux orphelins lui souriait délicieusement. Le moment fatal arriva, et, pour l'adoucir, ce fut encore Simonnin qui sut préparer la mourante à réclamer les secours de la religion. L'esprit affaibli de madame Arnaud, et peut-être aussi son insouciance habituelle ne lui laissaient qu'une idée vague de la position de ses enfants. Elle s'endormit donc sans trop d'angoisses, facilement persuadée que le père absent réclamerait Cécile et Félix au premier jour. Le prêtre qui l'assista n'était pas si tranquille; et, le lendemain de la cérémonie funèbre, il écrivit au comédien pour lui demander un entretien particulier.

Simonnin se rendit au presbytère, et donna sur la situation des deux orphelins les détails suivants. Ce qui restait de l'héritage de la morte avait déjà été saisi par les créanciers. L'acteur aurait bien voulu se charger des deux enfants, mais ce désir avait trouvé chez sa femme une opposition très-vive, et Simonnin s'était résigné à laisser aux administrateurs de l'hospice le soin de faire élever à la campagne le petit Félix. Quant à la sœur, l'autorité municipale n'avait pas fait la moindre objection pour la confier à l'ami de sa mère. Celui-ci se montrait heureux de cet arrangement, et il se proposait d'écrire le jour même à M. Arnaud, pour le prier de ratifier l'adoption qu'il voulait faire.

Le prêtre parut affligé.

—Monsieur, dit-il, je serais désolé de vous blesser, et pourtant le devoir m'oblige à vous présenter des observations d'une nature bien délicate. J'ai cru remarquer, en causant avec vous chez cette dame, que votre profession vous pesait. Cette profession, si vous regrettez de l'avoir choisie, c'est qu'apparemment vous en reconnaissez vous-même les inconvénients et les périls. Eh bien! généreux et bon comme vous l'êtes, ne craignez-vous pas pour l'enfant qui vous intéresse..."

L'ecclésiastique allait continuer, mais le comédien l'interrompit.

—Oh! s'écria-t-il en se levant brusquement du siège

qu'il occupait, je sais tout ce que vous allez ajouter, et, sans l'avoir entendu, je puis vous répondre que votre zèle est justifié par mes inquiétudes. Je veillerai sur elle, cependant, avec la sollicitude du père le plus tendre, et je vous promets devant Dieu qu'elle n'entrera pas au théâtre tant que je pourrai m'y opposer. Vous ne savez pas ce qu'a été pour moi cet ange de bonté ! J'avais une sœur autrefois, j'avais une mère aussi, et je ne sais comment le doux visage de Cécile m'a rappelé en même temps ma mère et ma sœur. De souvenir en souvenir, les années heureuses de ma vie me sont revenues tout entières dans cette chambre de malade, et tandis que l'enfant, tenant son frère par la main, passait et repassait devant moi, j'étais à cent lieues, j'étais au pays, enfant moi-même, chéri de tous, et sachant prier. Tenez, vous l'apprendrez peut-être avec étonnement, mais il n'en est pas moins vrai qu'en la voyant joindre les mains du petit Félix devant une image de la Vierge, je sentais mes doigts s'enlacer comme ceux du petit garçon, et mes lèvres murmurer tout bas les paroles que le frère et la sœur répétaient ensemble.

« Je n'ai jamais eu d'enfants, et c'est pourquoi j'ai si mal compris, jusqu'à présent, l'amour de mes parents et mon ingratitude filiale. Fidèle à votre ministère, vous désirez sans doute la conversion des pécheurs... Eh bien ! s'il a plu à votre Dieu d'éveiller en moi le désir d'une vie meilleure avec le sentiment de la paternité, ne m'arrachez pas, je vous en conjure, ce dernier moyen de retour à la vertu et à la religion. Vous ne répondez pas?... Vous pensez, j'en ai peur, que pour ramener au bien un coupable, nous n'avons, ni vous ni moi, le droit de mettre en péril un innocent?... Oui, je le reconnais, ma femme n'a point les qualités nécessaires pour l'éducation d'une petite fille, et notre maison est ouverte à des amis dangereux. Allez donc, monsieur, allez chercher à cette pauvre abandonnée un asile plus sûr, mais que pour demain tout soit irrévocablement décidé. Un délai plus long, vous le comprenez, serait pour moi un supplice intolérable. Il faudrait un autre courage que le mien pour adopter Cécile sous la continuelle menace d'une séparation. »

Le prêtre espérait que des personnes bienfaisantes consentiraient à payer, pendant quatre ou cinq ans, la pension de Cécile dans une maison religieuse, et qu'alors la jeune fille, en perfectionnant ses talents, arriverait sans trop de peine à pouvoir subvenir elle-même à ses besoins.

Il frappa à cinq portes différentes, et le résultat de ses démarches fut le même partout. Les dépenses nécessitées par les exigences croissantes de madame ou de mademoiselle pour sa toilette ; une fête à donner ; l'achat d'une corbeille de mariage qu'on voulait très-riche, voilà, avec une allusion à de nombreuses aumônes demeurées secrètes, les raisons mises en avant, ici et là, pour mo-

tiver un refus. Dans le dernier salon, cependant, une dame fit preuve de bonne volonté. Après s'être plainte amèrement de ses charges comme on l'avait fait ailleurs, elle offrit généreusement pour l'orpheline un petit chapeau noir et une robe de deuil.

L'abbé accepta les vêtements, et revint découragé au presbytère. Il eût été heureux de prendre à son compte la bonne action qu'il avait vainement proposée à d'autres, mais sa pauvreté ne lui permettait pas ce bonheur. La rougeur au front et la parole embarrassée, ce digne homme avoua son échec à Simonnin, qui n'avait plus à craindre maintenant qu'on lui enlevât l'orpheline.

La compagne de nos jeux fut donc installée chez le comédien, et le frère envoyé à la campagne chez un journalier de Léhon. Avant de se décider à quitter sa sœur et son ami Perle pour suivre des inconnus, Félix pleura beaucoup, et même essaya de résister. Il fallut détacher un à un les doigts du pauvre enfant des barreaux de la cage où l'oiseau épouvanté par le bruit, battait des ailes, et poussait aussi des cris perçants. Cécile étouffait les sanglots qui gonflaient son cœur, et suppliait le petit garçon de suivre docilement la femme qui devait l'emmener. La demeure de celle-ci n'était qu'à trois quarts de lieue de la ville, et Cécile comptait bien s'y rendre deux fois au moins chaque semaine, en attendant le retour de M. Arnaud.

La tendresse que Simonnin portait à sa fille d'adoption avait réellement fait de lui un autre homme. Celui qui, après l'avoir applaudi, le soir, dans les rôles du *Rempailleur de chaises*, de *M. Crélule*, de *Gobe-Mouche*, l'aurait vu, le lendemain, sérieux, réfléchi, causant avec Cécile de l'enseignement religieux qu'elle venait d'entendre au catéchisme, celui-là, sans doute, se serait cru le jouet de quelque hallucination. Lorsqu'il se trouvait avec le frère et la sœur, soit dans la mansarde, soit au bord de la mare où le petit Félix, une baguette à la main, gardait les dindons comme Peau-d'Ane, l'acteur comique ne reparaisait en lui, de temps à autre, que pour égayer un peu les orphelins. Il fallait le voir, dans ces occasions, multiplier les attitudes les plus grotesques, les intonations les plus bouffonnes. Sans joie, depuis longtemps, pour les braves de tout un public enthousiaste, ce bon cœur s'épanouissait encore devant le rire ingénu de deux enfants.

Félix avait régulièrement, le dimanche, la visite de sa sœur et du comédien, et, un autre jour de la semaine, il venait lui-même dîner dans la mansarde, où des friandises l'attendaient toujours. Perle aussi lui souhaitait la bienvenue par quelque fragment d'un couplet de vaudeville. L'oiseau retenait avec une facilité merveilleuse ce qu'il entendait.

Quelques mois s'écoulèrent, et la veille de la première communion arriva. Cécile entendit le prêtre recommander à tous les enfants de demander avant de s'en-

dormir la bénédiction de leurs pères et de leurs mères, et elle revint chez ses bienfaiteurs le cœur attristé. Madame Simonnin était absente, et le comédien, assis dans un vieux fauteuil au coin du feu, étudiait son rôle à voix basse. L'enfant tout en pleurs alla s'agenouiller devant lui :

—Ma mère est morte, dit-elle, et mon père est bien loin... Oh ! si vous vouliez me bénir à leur place !”

Simonnin effleura de ses lèvres le front qui s'avavançait vers lui, et fondit en larmes.

Le lendemain, il y avait au moment de la cérémonie religieuse, dans un coin de l'église, un homme qui, depuis longtemps, n'y paraissait plus. Cet homme pria avec effusion, et l'on peut espérer que les vœux ardents qu'il adressait au ciel pour un autre n'auront pas été entièrement perdus pour lui.

Quelques heures après, Simonnin entretenait sa fille d'adoption d'un projet qu'il avait formé depuis son retour de l'église.

—Ce que mon orgueil m'a empêché de faire jusqu'ici, dit-il, je veux le tenter dans un mois, à l'époque où mon engagement doit finir. J'écrirai à ma sœur, seul membre de ma famille dont le cœur ne m'est pas encore fermé, et je lui demanderai son appui pour m'aider à quitter une profession qui m'est odieuse. Peut-être me reste-t-il encore des ressources au pays ; et, dans tous les cas, nous réglerions si bien nos dépenses, qu'un très-modique emploi me suffirait. Oh ! si je pouvais me voir libre, estimé, heureux dans quelque campagne, et reconquérir un bonheur qu'il a dépendu de moi seul d'obtenir, il y a vingt ans !...”

On a remarqué depuis longtemps que les personnes atteintes de phthisie ne s'occupent jamais autant de plans d'avenir que lorsqu'elles n'ont plus de lendemain. C'était le cas du comédien, dont la maladie de poitrine, aggravée par une affection du cœur, était arrivée à son dernier terme. Les douces illusions, les riantes promesses de l'espoir s'effaçaient pourtant quelquefois devant des craintes plus sérieuses. Dans un de ces moments où, plus souffrant que de coutume, l'inquiétude le dominait le malade voulut consulter un médecin célèbre et renommé pour sa franchise un peu brusque. Celui-ci, après avoir reçu l'assurance qu'il y avait urgence pour son client à connaître l'état véritable de sa santé, n'hésita pas à se prononcer.

—Si vous avez des affaires à régler, dit-il, faites-le sans retard : vous pouvez aller trois mois, mais l'excitation nerveuse occasionnée par l'entrain que vous mettez à vos rôles, peut raccourcir beaucoup ce délai, et vous enlever dans huit jours, dans trois jours, que sais-je ?...”

Avant de rentrer chez lui, le malade se dirigea vers le presbytère de Saint-Sauveur, où la servante remarqua sa pâleur et son abattement. Il voulait parler au vicaire qui, six mois auparavant, avait assisté madame Arnaud,

mais celui-ci était absent jusqu'au lendemain, et le comédien, au lieu de recourir à un autre ecclésiastique, s'éloigna en disant qu'il attendrait.

En ce moment, un groupe de jeunes gens se formait devant une affiche de spectacle :

“—Trois vaudevilles, disait l'un d'eux, et le père Toussart joue dans tous les trois ! Bon ! nous allons rire.”

Et, en effet, on rit au théâtre, ce soir-là, comme on ne l'avait pas fait encore de toute la saison. La dernière pièce était *Préville et Taconet*, et lorsqu'apparut le faux l'Empeigne, le corps en deux plis, les jambes caagneuses, les bas roulés sur les talons ; lorsqu'il entonna d'une voix chevrotante ses refrains de *Bijoutier en vieux cuir*, comme il le disait dans ce petit chef-d'œuvre du bas comique, le savetier improvisé fut accueilli par un tonnerre d'applaudissements. L'inévitable quinte de toux eut son tour, un peu plus tard, dans la grande querelle avec Préville, et alors il y eut, dans la salle une telle explosion de gaieté, tant de cris et de trépignements, qu'on ne put entendre le commissaire, M. Duruisseau, essayer d'apaiser les deux adversaires, et, en désespoir de cause, appeler la garde. Le silence finit pour tant par se rétablir, et l'on s'aperçut tout à coup, d'un mouvement inusité sur le théâtre. Taconet, au lieu de résister aux soldats qui cherchaient à l'arrêter, s'était affaissé sur lui-même en poussant un gémissement.

“—Mes amis... un prêtre, murmura-t-il d'une voix oppressée ; et comme on s'empressait autour de lui pour le secourir : Non, il est trop tard, continua l'infortuné en élevant les mains vers le ciel ; pauvre chère enfant ! Cécile !”

Ce nom fut le dernier qu'il prononça ; une minute encore, et les deux orphelins avaient perdu leur ami.

Par la mort de son mari, la veuve du comédien se trouva privée de ses principaux moyens d'existence. Sans talent, elle ne remplissait au théâtre qu'un emploi de figurante, et ses compagnes aimaient à redire que sa voix n'était connue du public que par le cri de Jacques ! Jacques ! répété dans la coulisse, tandis qu'une main invisible, appartenant à la même personne et tenant un long fil d'archal, promenait sur la scène l'oiseau empaillé, qui représentait la pie voleuse. De là le nom de *Pie* donné à la dame qui, d'abord, s'en était fâchée, mais plus tard, fatiguée de réclamations inutiles, avait pris son parti de ce sobriquet moqueur. Sa position n'était donc pas brillante ; et si, malgré sa détresse, on la vit continuer sa protection à l'orpheline, c'est qu'elle trouva moyen d'en tirer profit. Cécile avait une jolie écriture, et comme acteurs et actrices ne manquaient pas de rôles à faire copier, son temps fut employé d'une manière assez lucrative. Simonnin n'aurait jamais permis ce labeur. Quelles relations il autorisait, et combien de

comédies et de drames sont peu faits pour les yeux d'une jeune fille modeste!

Cécile ignorait ce danger et se prêtait docilement au travail qu'on exigeait d'elle. Une seule chose l'affligeait dans la vie laborieuse qui lui était faite, c'était de ne plus voir son frère aussi souvent que par le passé. La *Pie* trouvait tous les jours de nouveaux prétextes pour différer les visites à la chaumière de Léhon, et se refusait absolument à recevoir Félix, le dimanche, attendu, disait-elle, que ses ressources ne lui permettaient plus d'offrir un dîner hebdomadaire à ce petit affamé. De cette façon, le frère ne jouit plus avec la sœur du babil de leur ami Perle, et les deux enfants en éprouvèrent un véritable chagrin. Le mauvais vouloir de la veuve ne fit que s'accroître sur ce sujet, et, à la suite de quelque contrariété insignifiante, elle en vint à défendre impérieusement à l'orpheline de jamais visiter Félix. Ce jour-là, justement, la pauvre petite rencontra, dans une rue, un laboureur de Léhon, qui lui dit que, la semaine précédente, le triste exilé avait failli périr dans la mare. Effrayée, et n'écoulant plus que sa tendresse de sœur, Cécile prit en courant le chemin de Léhon, celui-là même qu'on venait de lui interdire.

Il était nuit lorsqu'elle revint à la maison où l'attendait une scène de violence.

—Partez, malheureuse! partez! Je vous chasse!" cria la mégère d'une voix suffoquée par la colère, et comme elle faisait mine de ne pas s'en tenir à des paroles, deux ou trois femmes, accourues au bruit, l'entraînèrent, en essayant de la calmer, dans une chambre voisine de la sienne. Demeurée seule un instant, Cécile en profita pour s'enfuir. La cage du perroquet était sous sa main, elle la prit, descendit l'escalier précipitamment, et se trouva seule dans les rues déjà sombres, sans savoir de quel côté diriger ses pas.

Si l'obscurité des chemins l'avait moins effrayée à pareille heure, l'orpheline serait retournée vers son frère, cause innocente de son embarras. Maintenant, elle n'osait sortir de la ville, et l'idée à laquelle elle finit par s'arrêter fut de chercher une allée ouverte ou le porche d'une église, pour y attendre le jour. Dans ce but, la pauvre enfant prêta plus d'attention à ce qui l'entourait, et bientôt elle reconnut deux maisons séparées par une cour, au fond de laquelle des arbres se détachaient en noir sur le ciel; deux maisons qu'elle avait parcourues bien des fois, et dont, par cela même, les escaliers et les détours épouvantaient moins sa timidité. Les pièces occupées naguère par madame Arnaud, étaient désertes, mais, depuis trois semaines, ma mère avait repris les appartements qui leur faisaient face, et j'achevais paisiblement de nouvelles vacances dans la chambre haute où Perle, l'année précédente, appelait si bien Ferdinand. Pauvre Perle! inquiet du long voyage qu'on lui faisait faire et qui troublait son som-

meil, il se plaignait et s'agitait beaucoup dans sa cage, dont le poids engourdissait les mains de sa jeune maîtresse! Celle-ci entra dans la cour, et monta d'un pas tremblant les premières marches de notre escalier.

Je vous ai déjà dit comment ma mère s'était éloignée de madame Arnaud, et comment la société plus intime de cette femme légère l'avait aussi quittée par des motifs moins honorables et tout différents. Cécile avait vu cet abandon; elle savait encore que pas une de ses anciennes compagnes ne la regardait aujourd'hui, elle, la protégée d'un comédien; et le mépris qui s'attachait à son malheur la portait à se tenir à l'écart, pour éviter de nouveaux affronts. La nuit dont je parle, ce sentiment de fierté prudente luttait avec la confiance que lui inspiraient les lieux où elle se trouvait. Autrefois, de quel pas joyeux et assuré l'amie de ma sœur eût franchi notre escalier, et se fût élancée dans notre salon! Maintenant, une telle hardiesse n'était plus possible; l'enfant s'arrêta craintive à la porte, et, posant avec précaution la cage auprès d'elle, s'assit dans l'ombre sans hasarder rien de plus.

(Fin au prochain numéro.)

## JACQUES CARTIER.

En 1535, dans l'Amérique du Nord, à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, le voyageur s'avancant d'un quart de mille dans les terres, aurait aperçu des arbres renversés, un sol nivelé, une église en pleine construction, des huttes de terre à côté de maisons inachevées, et une enceinte de palissades qui, une fois terminées, offriraient à la ville naissante une sauvegarde respectable contre les incursions des Sauvages.

Ceux qui ont lu les délicieuses pages du romancier américain, Fenimore Cooper, savent que les Européens qui pénétraient dans ces contrées étaient sans cesse harcelés par des ennemis très-actifs, toujours prêts à détruire les habitations, à scalper les hommes, et se croyant en cela dans leur droit, puisque la terre dont venaient s'emparer ces étrangers, ils avaient appris à la regarder comme leur part de la création.

Comment en aurait-il été autrement? A peine hors de leurs vaisseaux, ces étrangers portaient des mains sacrilèges sur les arbres centenaires des forêts? Ils raillaient les chasses éternelles; les chevelures sanglantes paraissaient leur inspirer de l'horreur: ils avaient des faces pâles qu'ils ne savaient peindre ni pour la guerre ni pour la paix: et enfin, quand ils étaient réunis en conseil, au lieu de fumer longuement le calumet du silence et de la réflexion, ils parlaient, s'agitaient, s'interrompaient; les jeunes n'attendant point que les vieillards les interpellassent, et les vieillards n'apportaient nulle modération dans leurs discours.

Nous le répétons, sauf quelques rares exceptions, les Indiens détestaient et méprisaient les Européens.

Pourtant, Jacques Cartier, marin intrépide, né dans la petite ville de Saint-Malo, le premier Européen qui eût planté le drapeau français sur la terre du Canada, était digne de leur vénération et de leur amour !

Ayant découvert le premier le Canada, il avait obtenu de François I<sup>er</sup> d'en être aussi le premier colonisateur.

La fièvre des émigrations commençait à gagner l'Europe. Jacques, parti de France pour la deuxième fois, touchait quelques semaines plus tard la terre canadienne, et jetait les bases de la colonisation du pays.

Les émigrants de toutes les époques n'ont jamais manqué de se persuader que ce qu'ils vont chercher au loin, c'est le paradis terrestre, c'est l'abondance sans le labour et la moisson sans les semailles; aussi, lorsqu'ils se trouvent vis-à-vis de forêts à déraciner, d'un sol à défricher, de maisons à élever, d'un État à fonder enfin, ce sont des reproches, des cris, des regrets, et souvent l'abandon de l'œuvre à peine ébauchée !

Cent fois, Jacques dut remonter le courage de ses compagnons et faire tête, lui tout seul, à de sourdes rumeurs qui ne demandaient qu'à éclater en une véritable révolte. Et pourtant il prêchait d'exemple, partageant les privations qu'il fallait s'imposer, et après avoir, en ingénieur et en architecte habile, tracé des plans pour les remparts, pour l'église, pour les habitations, s'emparant de la pioche, du marteau, de la hache, et travaillant comme le plus courageux des manœuvres. (1)

Mais ceci n'était point encore le côté le plus rude de sa tâche de fondateur. Les murs qu'il élevait, des milliers de bras étaient sans cesse prêts à les abattre; les cabanes qu'on avait construites à la hâte en attendant les maisons, des feux soudains les consumaient; le grain dont ilensemait la terre, les légumes qu'il y plantait, les arbres à fruit qu'il essayait d'y naturaliser, en étaient arrachés par d'insaisissables ennemis !

Nous avons dit que Jacques Cartier devait seul tenir tête à l'orage lorsque quelque mutinerie éclatait parmi les siens. Nous avons oublié son fidèle ami Pierre Marie, son frère de lait, dont le dévouement secondait son énergie, et dont l'affection lui adoucissait bien des amertumes.

Le jour où commence ce récit, le soleil avait à peine marqué sa zone d'or à l'horizon, que la petite colonie presque entière s'était portée sur le rivage; le bâtiment qui les avait amenés repartait pour la France en quête de nouveaux colons; voir le beau navire s'éloigner, leur semblait comme une autre séparation de la mère patrie.

Que la hache ne fît point résonner la forêt, les Indiens

s'en étonnèrent, et, légères comme deux gazelles, deux jeunes Indiennes, Fleur-de-Mai et Rouge-Épine, osèrent s'avancer jusque près des constructions afin d'essayer à pénétrer la cause de ce répit.

—Étrange, étrange! disait Fleur-de-Mai à sa compagne. Ils enfoncez leurs huttes dans la terre comme des tombeaux! Ils se condamnent donc à n'aller jamais habiter le bord des lacs?

—Ils en feront de semblables sur le bord des lacs, reprit Rouge-Épine avec amertume; là-bas comme ici ils mutileront la forêt et tourmenteront la terre embaumée. Les blancs ne respectent rien!

—Sans doute ils obéissent aux besoins de leur nature, dit Fleur-de-Mai; reproche-t-on au castor de ronger l'arbre jusqu'au cœur afin de s'en aider à barrer le fleuve? Je voudrais bien voir un blanc?"

La jeune et curieuse Indienne n'avait pas prononcé ce vœu, qu'elle et sa compagne se virent cernés par trois colons, au milieu desquels il était facile de distinguer M. Bleu-de-Ciel, le barbier de la colonie, à ses manches retroussées et au peigne dont son oreille droite était ornée.

Malgré son désir de voir un blanc, le premier mouvement de Fleur-de-Mai, aussi bien que de Rouge-Épine, fut d'échapper par la fuite aux regards indiscrets des colons, mais telle n'était point l'intention de ces derniers. Oubliant les sages avis de Jacques Cartier, ils voulurent obliger les jeunes Indiennes à les suivre dans Québec; ils y auraient réussi malgré la résistance énergique des deux jeunes filles, si, de la forêt et de la ville, il ne leur était venu deux défenseurs. De la ville, c'était Jacques Cartier lui-même, qui, d'un mot et d'un regard, fit lâcher prise aux trois colons et les obligea, M. Bleu-de-Ciel en tête, à s'éloigner l'oreille basse. De la forêt, ce fut le Léopard, jeune Indien aux regards fauves, qui paraissait en vouloir presque à Jacques Cartier de l'avoir devancé de quelques secondes auprès des deux Indiennes.

Un projet cher à Jacques Cartier, était d'établir quelques bonnes relations entre sa colonie et les tribus voisines. Déjà, plus d'une fois, il avait envoyé des présents aux principaux chefs de ces tribus. Ses présents avaient été dédaigneusement accueillis, et il n'avait point été parlé de fumer le calumet de l'alliance.

Cette fois, Jacques Cartier qui connaissait le Léopard pour un jeune chef de grande valeur et d'influence non moins grande, essaya de tirer parti de la circonstance et de pénétrer jusqu'à ce cœur sauvage et fier.

—Ces hommes avaient bu de l'eau-de-feu, dit-il, que mon frère et mes jeunes sœurs oublient leur brutalité."

Rouge-Épine et Fleur-de-Mai tressaillirent, le Léopard ne répondit point.

—Mon frère est un grand chasseur, dit encore Jac-

(1) L'auteur confond Jacques-Cartier avec Champlain; c'est ce dernier qui est le fondateur de la ville de Québec.—  
NOTE ED.

ques Cartier, j'aimerais à poursuivre avec lui le daim léger ou le buffle irrité."

Le Léopard regarda les jambes de Jacques Cartier emprisonnées dans ses grandes bottes, puis ses jambes nues et nerveuses, et il sourit.

— Je sais que mon frère est agile comme le vent qui glisse sur les petites fleurs des bois, reprit Jacques, mais la balle de mon mousquet est encore plus rapide que le vent !

Cette fois, un frisson courut dans les veines du jeune sauvage, il dit un mot bref à ses compagnes et reprit sa course vers le côté le plus touffu de la forêt. Rouge-Epine l'y suivit.

Fleur-de-Mai resta debout auprès de Jacques Cartier.

— Deux petits oiseaux étourdis s'étaient éloignés du nid de leur mère, dit-elle avec un doux et mélodieux accent, ils allaient être la proie des chats-tigres, mon frère blanc a étendu la main sur eux, Fleur-de-Mai ne l'oubliera pas !

Puis, elle s'élança sur les traces de Rouge-Epine et du Léopard, et bientôt Jacques Cartier les perdit de vue tous les trois.

Le court épisode qui venait de se passer était pour Jacques une des mille preuves de la difficulté de sa position. " N'importe ! s'écria-t-il soudain, n'importe ! La gloire d'avoir arboré le drapeau français sur une terre étrangère, et ouvert au commerce de la mère patrie de nouvelles sources de richesse, ne rachète-t-elle pas amplement les soucis du dedans et les dangers du dehors ?

— En effet, dit quelqu'un arrivé auprès de Jacques sans que celui-ci s'en fût aperçu ; pourtant, les ressources diminuent !

— Toi, mon brave Pierre ! fit Jacques, tu viens du rivage. Quel est l'effet produit par le départ du bâtiment ?

— Mauvais, répondit Pierre, et il ne serait pas bon qu'en ce moment des privations leur fussent imposées !

— Il faut que je remonte le cours du fleuve, dit Jacques redevenu pensif ; il faut que je pénètre au cœur même des tribus ; il faut que je voie les chefs et que je m'en fasse des amis ! — Et tu dis, mon brave Pierre, ajouta-t-il, que le départ du brick a produit un fâcheux effet ? Des bras nous sont nécessaires, pourtant, autrement la colonie avorte !

— D'abord, ils paraissaient le comprendre, reprit Pierre, et ils s'étaient rendus au rivage avec la seule pensée d'accompagner de leurs vœux le navire qui devait leur ramener des frères ; mais lorsque les ancres ont été levées et les voiles déployées, lorsque le bâtiment s'est incliné sur les eaux et a commencé à y tracer son sillon écumeux, ils ont tous été pris de vertige ; les femmes ont crié et se sont arraché les cheveux. Les hommes tendaient leurs bras vers la

plaine mer et maudissaient le jour où ils avaient perdu de vue la terre natale. Ensuite, ils se sont invectivés les uns les autres, les femmes reprochant aux maris de les avoir enlevés à leur famille, à leurs amis, à leurs habitudes ; les hommes disant aux femmes que c'était leur ambition à elles qui les avait poussés à signer le fatal engagement. Et puis, ont-ils ajouté en chœur, où sont les richesses promises ? qu'avons-nous gagné à nous exiler de notre pays ? La misère de là-bas peut-elle se comparer à la misère qui nous attend ici ? Le froid nous va prendre et nos maisons ne sont point achevées ; les provisions s'épuisent et il n'est pas question de récoltes ; les bêtes féroces, et les Indiens plus féroces encore, menacent notre vie à toute heure de la nuit et du jour, et où en sont les remparts qui doivent nous protéger ? Mais, tenez, ils approchent ; jugez-en !

En effet, d'horribles clameurs se faisaient entendre.

Jacques Cartier vit le flot humain se diriger vers lui, l'entourer, le gagner, avec aussi peu d'émotion que le rocher se voit envahi par les flots déchainés de l'Océan ; aussi, il arriva pour le flot humain ce qui arrive pour les flots de la mer ; la foule menaçante qui arrivait le reproche à la bouche, fit peu à peu succéder aux cris un sourd murmure, qui lui-même ne tarda point à s'éteindre dans un silence morne et honteux.

— Mes enfants, dit Jacques, lorsque sa voix, sans s'élever au-dessus de son diapason ordinaire, put être entendue de tous, fonder un Etat est une tâche difficile mais glorieuse ! Jadis les hommes ont vu de vaillants chefs se jeter dans la mêlée et y périr afin de procurer la victoire à leurs soldats ; les fondateurs d'Etats ressemblent à ces vaillants chefs ; ce sont leurs privations et leurs souffrances qui font la prospérité de leurs descendants ! Courage ! Encore quelques efforts, et nos murailles défient les attaques des Indiens, et nos maisons nous mettent à l'abri des injures de l'air, et le blé noir de notre chère Bretagne montre à nos yeux sa petite fleur grise et blanche, gage d'abondance et de sécurité ; encore un peu de temps, et sur nos dix génisses, six nous auront donné l'espoir d'un incalculable troupeau ! Ces efforts, qui de nous les refuserait ? Cette dernière heure de travail complétant la journée de labeur, qui la pourrait marchander ? S'arrête-t-on devant la porte quand il n'y a plus qu'à en soulever le marteau ? Courage donc, et vive la France !

— Vive la France ! répéta-t-on autour de Jacques avec encore plus d'énergie qu'on n'en avait mis tout à l'heure à hurler des malédictions !

— Vous savez, mes enfants, reprit Jacques, que des alliances avec les Indiens nous seraient une source de prospérités ? Soit ressentiment ou défiance, ils refusent de venir à nous ; nous irons donc vers eux. Je remonterai le cours du fleuve à cinquante milles dans les

terres; neuf d'entre vous m'accompagneront; nous partirons dans deux heures!"

Ne songeant plus au brick qu'un vent d'ouest emportait, les hommes s'offraient tous à le suivre, sauf M. Bleu-de-Ciel pourtant qui, à l'idée de s'aventurer parmi les peaux-rouges, sentit son front blêmir, ses jambes flageoler et ses dents claquer avec une compromettante sonorité; il craignait de payer de sa chevelure la trop grande hospitalité que, le matin, il avait voulu exercer envers Rouge-Épine et Fleur-de-Mai, et cette chevelure était si parfaitement peignée, lustrée et bouclée, qu'il y devait tenir et qu'il y tenait en effet tout particulièrement.

—Tous les noms dans un chapeau! dit Jacques Cartier. Le sort décidera de ceux qui devront m'accompagner, mes braves camarades!"

A mesure qu'un nom sortait, celui qui était désigné pour mourir, peut-être, allait se ranger auprès de Jacques, aux acclamations de la foule.

Le neuvième nom qui fut appelé fut celui de Bleu-de-Ciel, et, cette fois, les acclamations de la foule ressemblèrent, à s'y méprendre, à des huées et à des éclats de rire. Quant au nom du brave Pierre Marie, il n'était point sorti.

Deux heures plus tard, la colonie tout entière se retrouvait au bord du fleuve.

(La fin au prochain numéro.)

### UN PEU DE TOUT.

MORTS VIVANTS.—M. Rousseau, de Rouen, avait épousé une femme de quatorze ans, qu'il laissa en parfaite santé pour faire un petit voyage. Le troisième jour de son voyage, on vint lui annoncer que s'il ne part pas promptement, il trouvera sa femme enterrée. En arrivant chez lui, il la voit exposée à la porte et le clergé prêt à l'emporter. Tout entier à son désespoir, il fait porter la bière dans sa chambre, la fait décloquer, place la défunte dans son lit, lui fait faire vingt-cinq scarifications par un chirurgien; à la vingt-sixième, plus douloureuse sans doute que les autres, la défunte s'écria: "Ah! que vous me faites mal!" On s'empressa de lui donner tous les secours de l'art. Cette femme a eu depuis vingt-six enfants.

\*\*\*

—M. Devaux chirurgien de Saint-Côme, rue Saint-Antoine, avait une domestique nommée Isabeau, qui avait été portée trois fois en terre; elle ne revint à elle, la troisième fois, qu'au moment où on la descendait dans la fosse. Cette femme étant morte de nouveau, on la garda pendant six jours sans l'enterrer, de peur d'avoir la corvée de la rapporter une quatrième fois chez elle.

\*\*\*

—Mernac rapporte que la femme de M. Duhamel, avocat célèbre au parlement de Paris, regardée comme morte pendant vingt-quatre heures, fut placée sur une table pour être ensevelie. Son mari s'y opposa fortement,

ne la croyant pas morte; pour s'en convaincre, sachant qu'elle aimait beaucoup les sons de la vielle et les chansons que chantent les vieillards, il en fit monter un. Au son de l'instrument et de la voix, la défunte reprit le mouvement et la parole: elle a survécu quarante ans à sa mort apparente.

\*\*\*

—L'autre soir, un individu rentrait chez lui, revenant du spectacle. Il était près de minuit, et il s'était engagé dans une des rues désertes et obscures qui se trouvent entre les boulevards et la rue de Rivoli, lorsqu'il fut abordé par un homme de haute stature, à figure sinistre qui, faisant luire en poignard à la clarté d'un reverbère, lui demanda la bourse ou la vie. Le passant, sans se déconcerter: "La bourse, dit-il, première rue à droite et seconde à gauche. Quant à l'avis, si j'en ai un à vous donner, c'est de ne pas continuer le métier que vous faites." Cela dit, il continue son chemin laissant le voleur dans la stupéfaction.

\*\*\*

—Un jour, à Berlin, Napoléon I<sup>er</sup> faisait la banque au vingt et un, et avait devant lui un tas assez considérable de *napoléons* de 20 francs, qu'il prenait à poignée et laissait tomber négligemment sur la table.

—N'est-il pas vrai, dit-il, en s'adressant au général Rapp, que les Prussiens aiment bien les *petits napoléons*?

—Beaucoup plus que le *grand*, sire!" répondit Rapp, avec la franchise d'un militaire.

\*\*\*

—Un homme tomba en démence dans sa vieillesse, et quand il passait devant une glace, il s'écriait d'un ton de pitié: "Le pauvre vicillard!" Voilà notre histoire. *Young*.

\*\*\*

—Tous ceux qui vous offrent le visage d'un ami n'en ont pas le cœur à vous donner.—*Idem*.

\*\*\*

—Pour un César dont on se souvient, mille autres sont oubliés.—*Idem*.

\*\*\*

—La vertu se donne le bonheur comme le soleil se donne la lumière.—*Idem*.

\*\*\*

—Nos premières années, comme des ancêtres prodigues, déshéritent en quelque sorte les dernières; elle en dissipent d'avance les plaisirs et les douceurs.—*Idem*.

\*\*\*

—On écrit de Gournay au *Nouvelliste de Rouen*: "Un événement étrange vient d'avoir lieu dans la commune de Neufmarché. Un des habitants, ayant creusé ce qu'on appelle un fossé à loup, mit au-dessus, pour attirer l'animal, une oie vivante. Un passant aperçut l'oie qui se débattait. L'obscurité ne lui permettant pas de bien distinguer, il approcha et tomba dans la fosse. Or, la fosse avait huit pieds de profondeur, et les côtés étaient taillés en cône renversé. Grand fut l'étonnement de l'homme, plus grand encore son embar-

ras. Ce ne fut qu'après avoir longtemps, mais en vain, appelé du secours, qu'il se résolut à attendre patiemment le jour. A peine avait-il pris cette détermination, qu'il sent comme un lourd fardeau lui tomber sur les épaules. C'était un loup attiré par l'appât et qui venait se prendre au piège. On ne peut se faire une idée de la frayeur du malheureux. Celle de l'animal ne fut pas moindre, car il alla se blottir dans un coin de la fosse et n'en bougea pas de toute la nuit. Enfin, le jour parut; il était temps pour le compagnon forcé du loup. Le maître du piège, en venant voir sa proie, l'en retira presque aussi mort que vil. On fut moins généreux pour le loup, qui fut tué sans égards pour sa belle conduite de la nuit.

\*\*\*

— La femme d'un artisan de Rouen vient de faire un héritage qui n'est pas évalué à moins de six millions. Elle est âgée d'environ soixante ans, et elle avait trois ans à peine quand la succession a été ouverte. Malheureusement, les parents ne firent pas alors de démarches, parce qu'ils ne supposaient pas que leurs droits fussent réels, et l'héritière d'une semblable fortune a passé sa vie jusqu'à présent en travaillant pour elle et pour sa famille. L'héritage dont nous parlons a été laissé par un Belge qui ignorait en mourant où étaient ses véritables héritiers. Cinq millions sont déposés à la caisse des consignations, et le sixième million est représenté par trois châteaux. L'heureuse héritière a déjà fait des parts nombreuses de sa nouvelle fortune, dont elle va enrichir tous ses parents.

\*\*\*

COURS ET TRIBUNAUX.—Paul a cinquante poules et n'a jamais d'œufs; Pierre a toujours des œufs et n'a pas de poules. Il y a là une question d'histoire naturelle revenant de droit à l'Académie des sciences; mais Paul a mieux aimé en saisir le tribunal correctionnel, devant lequel il s'exprime ainsi :

« M. Pierre et moi nous sommes mitoyens de jardin; les deux autrefois n'en faisaient qu'un, et on a conservé une porte pour aller de l'un à l'autre. Étant amateur de volailles, une fois j'ai acheté quatre poules et un coq, qui ont fait des petits, et les petits des autres, si bien qu'en dernier lieu je me trouvais à la tête d'une cinquantaine de poules, toutes d'une belle venue, bien portantes et nourries de la fleur du grain.

M. le président. Enfin vous aviez des poules, et vous accusez votre voisin de vous avoir dérobé les œufs qu'elles pondaient.

Paul. J'ai été longtemps avant de m'en apercevoir, parce qu'ayant l'habitude de me lever tard, quand j'allais dans ma cour passer la revue de mes paroles, je les voyais toutes gentiment à leur poste; mais quand j'allais dans le poulailler pour dénicher les œufs, je ne trouvais rien. Dans le commencement j'ai cru que la maladie était sur mes poules, et j'ai été consulter une somnambule pour 3 francs. La somnambule m'a dit: « Levez-vous avec le soleil, prenez un petit verre pour vous dérouiller les yeux, allez voir vos poules, et vous verrez clair à vos œufs. »

« Ayant pris la recette de la somnambule, je me trouve dans ma cour au moment que toutes mes poules étaient proche de la porte de séparation des deux jardins, et se dépêchaient toutes de passer par un trou de

chatière qui est au bas, comme si le feu était à la maison. Un moment après plus de poules dans ma cour, elles étaient toutes chez le voisin.

« Au bout d'une heure ou deux, moi toujours en faction, les poules repassent la chatière et rentrent dans ma cour en jaguettant, en jaguettant comme des poules qui viennent de faire leur devoir. Ayant récidivé ma surveillance le lendemain, j'ai vu que M. Pierre attirait mes poules chez lui en leur jetant des grenailles, et les gardait jusqu'à ce qu'elle eussent pondu. Pour être sûr de mon fait et ne pas accuser à faux, j'ai bouché la chatière, et alors les œufs me sont revenus.

M. le président, au prévenu. Qu'avez-vous à répondre ?

M. Pierre. Pour avoir débauché les poules de M. Paul, non; étant bon voisin, je ne disais rien qu'elles venaient sur mon terrain, d'autant que ça amusait mes enfants de les voir picoter à droite et à gauche. Pour ce qui est des œufs, si elles en ont oublié de côté et d'autre, ça se peut, mais sans avoir participé en rien à la chose, d'autant que je n'aime pas les œufs ni sur le plat, ni en omelette, ni à aucune sauce.

M. Paul. Il ne nourrissait ses enfants qu'avec mes œufs.

M. Pierre. Quand on paye 350 francs d'impôt au gouvernement, on peut nourrir ses enfants sans les étouffer avec des œufs.

Après quelques autres récriminations échangées entre les deux voisins, le tribunal, n'ayant pas vu dans le fait reproché au prévenu l'intention frauduleuse caractéristique du délit, l'a renvoyé de la plainte, sans dépens.

\*\*\*

— On sait qu'Alphonse Karr vient de ressusciter les *Guêpes* pour la cinquième ou sixième fois. Entre beaucoup d'historiettes qu'il raconte, en voici une assez drôle :

« Le feu roi Louis-Philippe montra quelquefois, au sujet des titres de noblesse un *laisser-aller* qu'on pourrait appeler une indifférence intelligente de la part d'un autre, mais qu'il faut plutôt attribuer à une rancune contre une partie de l'aristocratie française, qui s'était tenue écartée de lui.

« Un des plus fervents députés du centre vint un jour solliciter pour son fils un titre quelconque, baron, vicomte, n'importe quoi. Il s'agissait pour le jeune homme d'un magnifique mariage, et c'était une condition *sine qua non*. Le roi refusa opiniâtrément; le député s'en allait fort triste, le roi le rappela: « Ah ça, mon cher, lui dit-il, je ne puis pas donner un titre à votre fils... mais qui diable l'empêche de le prendre ? »

\*\*\*

— En Angleterre, on a reçu des ordres à Portsmouth, Sheerness, Woolwick et Devon Port, de prendre des renforts d'ouvriers et de mettre en état de service immédiat plusieurs vaisseaux. Le *Warrior*, vaisseau blindé, subit en ce moment des réparations à Portsmouth; le *Black Prince* devra être prêt à prendre la mer dans un court délai.

\*\*\*

— La valeur des exportations et importations à Veracruz, Mexique, pendant 1860, s'est élevée à £6,320,000 sterling.

# PHILOMENE

VAISE DE SALON.

HENRI DIELMAN, Doct. Mus.

The musical score is presented in four systems, each consisting of a grand staff with a treble and bass clef. The time signature is 3/4. The key signature is one sharp (F#). The score includes various musical notations such as notes, rests, slurs, and dynamic markings. The first system begins with a treble clef and a 3/4 time signature. The second system continues the melody and accompaniment. The third system features a forte (ff) dynamic marking. The fourth system concludes the piece with a final cadence. The notation is clear and professional, typical of early 20th-century music publications.

The musical score is presented in four systems, each consisting of a vocal line (treble clef) and a piano accompaniment (bass clef). The key signature is one sharp (F#) and the time signature is common time (C). The first system includes a section labeled "TRIO." and features dynamic markings *pp* and *ff*. The score concludes with a double bar line and repeat signs.

## VARIÉTÉS.

— Les bulletins de la santé de la Reine à Osborne portent que sa Majesté envisage avec calme et modération l'affliction qui l'a frappée. Le Dr. Jenner l'accompagne. Les funérailles du Prince-époux ont eu lieu à la chapelle St. George le 23 décembre. Beaucoup de princes allemands s'étaient rendus à Windsor pour la circonstance. On y remarquait aussi le Duc de Brabant, le comte de Flandre et le duc de Nemours.

— On a formé à Londres une société dans le but de prévenir les explosions d'engins à vapeur.

— Dans la deuxième semaine de décembre il y a eu à Londres 1,902 naissances dont 958 garçons et 944 filles.

— Chaque soldat anglais en partance pour le Canada reçoit, en mettant le pied sur le bâtiment de traversée, deux paires de caleçons de laine, un cache-nez ou *crémone*, deux gilets de mérino, deux paires de bas de laine, un corps de peau de chamois, un casque et une paire de mitaines de loup marin, une paire de bottes canadiennes et un habit de peau de mouton.

— On a reçu des ordres au camp de Colchester de recruter pour remplir les cadres des 15e, 17, 36, 47, 62e, 63e et 96e régiments qui doivent partir pour le Canada.

— La *Gazette Officielle* de Turin publie une loi votée dernièrement pour étendre la taxe militaire de 10 par cent aux provinces qui en étaient exemptes jusqu'ici.

## AUX CORRESPONDANTS.

ST. LAURENT, PRÈS MONTRÉAL.—Nous vous remercions de votre excellente lettre du 10 courant; votre envoi aura la considération qu'il mérite.

ST. ANNE DE LAPOCATIÈRE.—Nous vous avons adressé les 11 derniers numéros de l'*Echo*, année 1861; —encore une fois, nous demandons au public comme acte de justice de ne pas nous rendre responsable de ce qui a pu arriver sous les administrations de l'*Echo* antérieures à la nôtre.

J. A. D.—QUÉBEC.—Merci de vos excellents souhaits; le numéro que vous demandez vous a été adressé de nouveau.

C. H. L.—QUÉBEC.—On a fait immédiatement droit à votre demande; le nom était rayé de la liste.

On s'abonne au Bureau du Journal, No. 4, Rue St. Vincent maison voisine de la librairie Rolland et Fils.

Prix pour 12 mois..... \$2.50  
" " 6 mois..... \$1.75

Les abonnements datent du 1er Janvier et du 1er juillet; on ne s'abonne pas pour moins de six mois.

Abonnement payable d'avance.

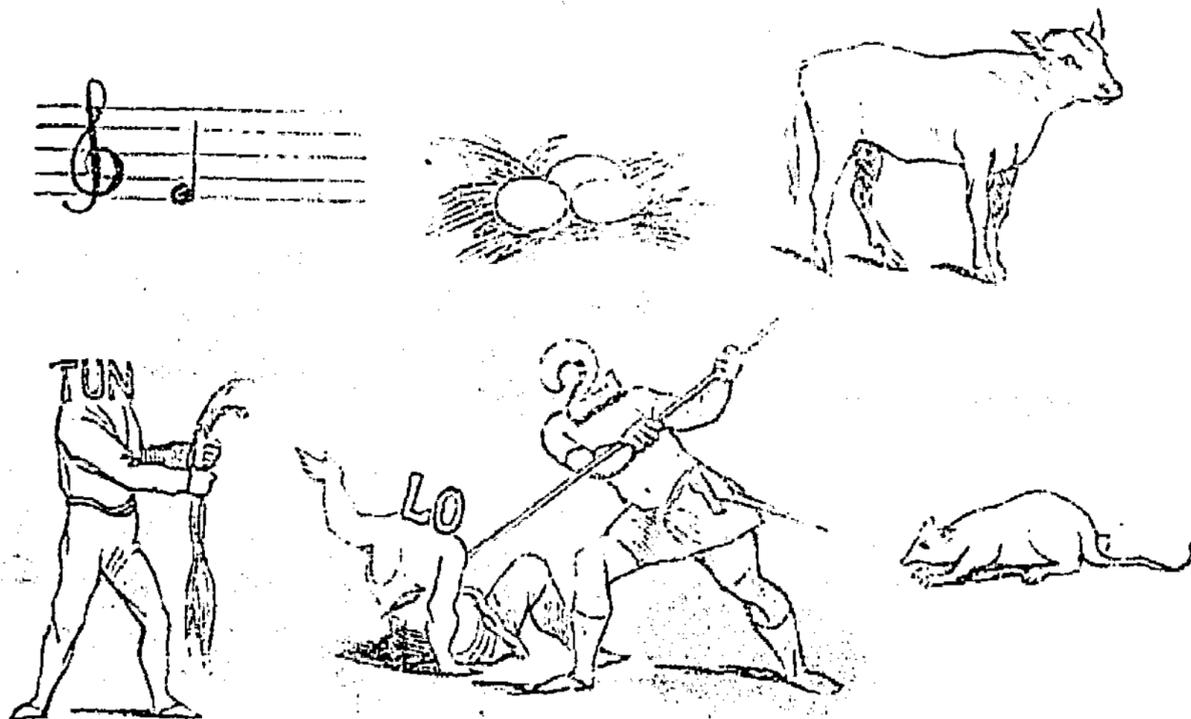
N. B. L'*Echo* n'étant pas une revue politique n'est sujet à aucun frais de poste.

Toutes lettres, correspondances, manuscrits &c., doivent être adressés *franco* à M. le Gérant, au Bureau de l'*Echo*, No. 4, rue St. Vincent.

## Explication du dernier Rébus.

(La Ver-tue neuf J pas un hune bonne action.)—La vertu ne gît pas en une bonne action.

## R.E.B.U.S.



## Explication au prochain numéro.